

S’il est un sujet de dérision à l’encontre des Princes inaptes à la conduite de l’Etat, c’est bien la tentation qu’ils peuvent éprouver de vendre la charge qu’ils ne possèdent pas. L’on raconte ainsi que le général grec Lysimaque vendit son royaume pour un verre d’eau, puis déclara après avoir bu cette eau : « *ah, Prince infortuné que je suis d’avoir perdu mon royaume pour un plaisir si chétif et de si peu de durée* » (*Brevi voluptate quantum regnum perdidit*). L’on connaît également la supplication prêtée par William Shakespeare à Richard III « *Mon royaume pour un cheval* ». Il s’agissait ici de souligner une dernière fois la légèreté du monarque qui avait jadis usurpé du pouvoir au détriment de ses neveux Edouard V et Richard de Shrewsbury. L’on se souvient que Louis II de Bavière - dans ses moments de lucidité - chargeait quelque savant de lui découvrir un pays où l’on pût régner sans constitution, ou bien songeait à vendre son royaume pour acheter une île déserte, où il aurait vécu seul avec ses pensées et son coiffeur. Chez les souverains désespérés, la vente du royaume apparaît en effet comme une façon de tirer définitivement le rideau. Kamehameha I^{er}, Roi de Haïti, aurait tenté de vendre sa couronne aux Etats-Unis. Mais cela n’advint point puisque la dernière Reine du lieu fut déposée par l’action combinée de la *Dole Fruit Company* et d’une escouade de fusiliers marins. Il arrive pourtant qu’un royaume soit vendu. Il peut l’être aux enchères comme le fut l’Empire romain le 28 mars 193, ou bien en vertu d’un contrat, à l’instar du royaume d’Yvetot, vendu par Martin I^{er} à Pierre de Vilaines, moyennant la somme de 14.000 écus.

Mais il reste une dernière façon plus pernicieuse de vendre un Etat, fut il vieux de mille ans : cela consiste à faire secrètement hommage à quelque puissance étrangère moyennant l’aliénation de ses libertés, de sa politique étrangère ou bien d’un pan quelconque de sa souveraineté. A ce jeu de dupes, les plus fins sont souvent les premiers trompés et lorsqu’ils se réveillent enfin, c’est pour s’apercevoir que leur maître a changé." •

Thomas Flichy de La Neuville, Membre du Centre Roland Mousnier – Université de Paris IV Sorbonne

LE TEXTE DU MOIS

Notre diocèse de Sens-Auxerre a depuis ce 19 avril un nouvel Archevêque : Mgr Giraud. En guise de présentation, voici une tribune qu'il publia dans *La Croix des* 6-7 avril 2013

A-t-on perdu la capacité de se parler, de dialoguer, de raisonner ? Aurions-nous perdu la raison elle-même ? Il est possible de le penser quand on écoute, même distraitement, les discussions à table, dans les transports en commun et jusqu'aux débats parlementaires. Au diable les arguments... vive le sentiment ! Peut-on pour autant se résigner à cette impossibilité de dialoguer, de réfléchir ensemble, d'argumenter, de raisonner, d'écouter l'autre ? Car, selon Benoît XVI « *le dialogue et le débat peuvent grandir quand on converse et prend au sérieux ceux qui ont des idées différentes des nôtres* » et notre société a « *besoin de l'engagement de tous ceux qui sont conscients de l'importance du dialogue, du débat raisonné...* ». Ainsi, quand cette « *voix discrète de la raison* » est dominée par la rumeur, par des informations excessives, des slogans ou des injures il est plus qu'urgent d'en appeler au retour à la raison. Relisons au besoin l'évangile selon saint Marc : Jésus redonne le bon sens à un possédé et ce dernier recouvre sa raison et sa maison (Mc 5,1-20).

Or tout commence par le respect des mots. Notre langue maternelle, celle qui nous est enseignée dès l'école maternelle, nous a transmis des mots dont on peut se demander, comme Louis Massignon dès 1912, s'ils ne deviendront pas le supplice des générations qui viennent parce que ces « *mots mentent à leur sens originel* ». Certes les mots ne trouvent sens que dans une phrase et parler c'est élaborer une proposition : il y a vérité quand il y a phrase. Mais si notre société perd à la fois ses mots et ses phrases, si notre intelligence s'appauvrit, s'affaiblit, se rétrécit au point de perdre le sens de notre vocabulaire, il est à craindre que nous perdions la raison. Nous serions alors dans l'incapacité à fonder une sociabilité et une fraternité. Cependant, notre société croit-elle encore à la raison ? Ne l'a-t-elle pas réduite au rationalisme scientifique, rationalisme qui s'appuie pourtant lui aussi sur un « *ordre des*

choses » dont il cherche à comprendre le sens ? Des personnalités de la société civile font ce même constat, à l'image du Dr Jean Leonetti qui commentait les débats actuels par ce simple tweet : « *Curieuse société ou l'émotion prime sur la pensée, la réaction sur la réflexion, l'immédiat sur le durable, et l'accessoire sur l'essentiel.* »

Dans ce contexte, l'Année de la foi nous amène à nous demander si cette foi ne nous est elle-même pas donnée pour venir également sauver la raison ? Dans la réciprocité de l'une et de l'autre on peut espérer que l'une porte l'autre quand l'autre défaille. Certes faut-il encore que la foi elle-même ne tombe pas dans le sentiment ou l'émotion. Car la foi a aussi besoin d'un tant soit peu de raison, du don de l'esprit et du don de l'Esprit ! La foi ne peut donc vivre sans espérer la réciprocité d'une raison qu'elle sauve aussi. Sans la raison, la foi ne tiendra pas ; elle s'appauvrira et deviendra encore plus affective, sentimentale et fragile. L'effusion mystique ne peut pas guider nos vies sans l'intelligence de la foi. Ainsi, le christianisme a fait le choix de la raison car il y a alliance de la foi chrétienne avec la vérité, et non avec la simple opinion ou le sentiment. Comme l'exprimait Alessio Antonielli, un jeune Italien : « *Il est urgent de traduire le message (de l'Évangile) par le témoignage de vie, avec un raisonnement rationnel qui puisse arriver aux gens de manière simple et rapide d'une part, et d'une manière profonde et compréhensible de l'autre¹.* »

L'intelligence de la foi est une intelligence éclairée par la foi. La foi a besoin de comprendre pour devenir encore plus elle-même. Le mystère est intelligent. S'il faut croire pour comprendre, il faut aussi réfléchir pour mieux croire. Sans la raison, la foi ne risque-t-elle pas de perdre l'interlocuteur indispensable à son affirmation ? Comme chrétiens nous ne devons donc pas abandonner l'intelligence. L'Esprit nous donne la capacité de réfléchir, d'écouter et de dialoguer, quelles que soient nos divergences idéologiques ou religieuses. Les vérités de sagesse contenues dans la Bible, la Vérité qu'est le Christ et l'Esprit de vérité nous donnent la force de ne pas désespérer des capacités de la raison.

¹http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/cultr/documents/rc_pc_cultr_doc_20130131_plenary-

Quand Jésus pose la question « *Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* » (Jn 8,46), il exprime non pas un doute sur la vérité, mais une crainte que notre intelligence ne s'érode au point de ne plus Le recevoir. Il n'en continuera pas moins pour autant à faire la vérité dans la charité. « *A une époque de supercherie universelle, dire la vérité est un acte révolutionnaire* » selon les mots de l'écrivain George Orwell². Lançons donc en tous lieux ce pari de l'intelligence, le pari de ce que saint Thomas d'Aquin nomme « *la raison droite* », celle sans laquelle notre monde cherchera en vain à organiser un bien vivre ensemble •

SPIRITUALITÉ

La joie chrétienne

HOMÉLIE DE S. AUGUSTIN SUR LA LETTRE AUX PHILIPPIENS

L'Apôtre nous ordonne d'être joyeux, mais dans le Seigneur, non selon le monde. Comme dit l'Écriture : *Celui qui veut être l'ami de ce monde sera considéré comme l'ennemi de Dieu*. De même que l'on ne peut servir deux maîtres, c'est ainsi qu'on ne peut être joyeux à la fois selon le monde et dans le Seigneur.

Que la joie dans le Seigneur l'emporte donc, jusqu'à ce que disparaisse la joie selon le monde. Que la joie dans le Seigneur augmente toujours ; que la joie selon le monde diminue toujours, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Je ne dis pas cela parce que, vivant en ce monde, nous ne devons jamais nous réjouir, mais afin que, même vivant en ce monde, nous soyons joyeux dans le Seigneur.

Mais quelqu'un dit : Je suis dans le monde; donc, si je suis joyeux, je suis joyeux là où je suis. — Et alors ? Parce que tu es dans le monde, tu n'es pas dans le Seigneur ? Écoute encore saint Paul parlant aux Athéniens et qui, dans les Actes des Apôtres, affirme au sujet de Dieu et du Seigneur, notre Créateur : *C'est en lui qu'il nous est donné de vivre, de nous mouvoir, d'exister*. Car celui qui est

² George Orwell, 184 ; <http://www.babelio.com/livres/Orwell-1984/2961>

partout, en quel lieu n'est-il pas ? N'est-ce pas à cela qu'il nous exhortait ? *Le Seigneur est proche, ne soyez inquiets de rien.*

C'est là un grand mystère : il est monté au-dessus des cieux, et il est tout proche de ceux qui habitent sur terre. Qui donc est à la fois lointain et tout proche, sinon celui qui s'est tellement rapproché de nous par la miséricorde ?

Car il représente tout le genre humain, cet homme qui gisait sur la route, laissé à demi-mort par les bandits, que le prêtre et le lévite ont négligé en se détournant, et dont s'est approché un Samaritain qui passait, afin de le soigner et de le secourir. Alors qu'il était juste et immortel, et donc éloigné de nous qui sommes mortels et pécheurs, il est descendu jusqu'à nous, pour être tout proche, lui qui était si éloigné.

Car il ne nous a pas traités selon nos péchés. Nous sommes ses fils. Qu'est-ce qui nous le prouve ? Il est mort pour nos péchés, lui le Fils unique, pour ne pas demeurer le seul. Il n'a pas voulu être seul, lui qui est mort seul. Le Fils unique de Dieu a fait des fils de Dieu en grand nombre. Il s'est acheté des frères par son sang, il les a adoptés, lui qui avait été rejeté ; il les a rachetés, lui qui avait été vendu ; il les a comblés d'honneurs, lui qui avait été outragé ; il leur a donné la vie, lui qui avait été mis à mort.

Donc, mes frères, *soyez joyeux dans le Seigneur*, non selon le monde. C'est-à-dire : soyez joyeux dans la vérité, non dans l'iniquité ; soyez joyeux dans l'espérance de l'éternité, non dans l'éclat fragile de la vanité. C'est ainsi qu'il vous faut être joyeux : en tout lieu et en tout temps où vous serez ainsi, *le Seigneur est proche, ne soyez inquiets de rien.*

DOCTRINE ET VIE

LE SACERDOCE COMMUN DES FIDELES

| Fr. Timothée Lagabrielle, o.o., *Vives Flammes* n° 298, mars 2015, pp. 67-74 |

Chaque chrétien est prêtre. Cette dignité vient directement du

baptême, comme Le rituel L'annonce immédiatement après La sortie de l'eau du nouveau baptisé : « Tu es maintenant baptisé [...] Désormais, tu fais partie de son peuple, tu es membre du Corps du Christ et tu participes à sa dignité de prêtre, de prophète et de roi³. »

Ce sacerdoce des fidèles est d'ailleurs attesté par le Nouveau Testament : « Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal⁴ », « Tu as fait de nous pour notre Dieu un Royaume et des prêtres⁵. »

Chaque fidèle est prêtre mais - les mots ne doivent pas nous tromper- Les fidèles ne sont pas prêtres de la même façon que le sont les évêques et les prêtres qui ont reçu le sacrement de l'Ordre. Cela soulève toute une série de questions : quelle est la différence entre ce sacerdoce des baptisés et le sacerdoce de nos prêtres chrétiens ? Comment l'un et l'autre sacerdoce sont-ils en lien ? Comment se manifeste le sacerdoce de ceux qui n'ont pas reçu l'ordination, c'est-à-dire quels sont les actes de ce sacerdoce ?

Nous allons essayer de répondre à ces questions dont l'intérêt n'est pas uniquement théorique mais aussi très pratique puisque cela doit nous permettre de mieux vivre notre sacerdoce de baptisé.

LE SACERDOCE DU CHRIST À L'ORIGINE DES AUTRES SACERDOCES

Avant de voir de quelles façons les hommes peuvent être prêtres, nous tournons nos regards vers celui qui est le prêtre par excellence : Jésus Christ. C'est lui qui possède le sacerdoce de la meilleure manière, c'est lui qui est vraiment et pleinement prêtre.

Un prêtre est un médiateur, le sacerdoce est une question de médiation. Le prêtre fait le lien entre la sphère du divin et le monde des créatures ; ses actes donnent Dieu aux hommes et permettent d'unir les hommes à Dieu. Le Christ est le meilleur prêtre, il est même le seul à être vraiment prêtre, parce qu'il est justement le trait d'union entre Dieu et les hommes. Non seulement par ses actes, mais avant cela (et c'est d'ailleurs la racine de ses actes) parce que

³ Rituel du baptême des petits enfants, introduction à l'onction du Saint-Chrême.

⁴ 1 P 2,9, voir aussi 1 P 2,5

⁵ Ap 5,10, voir aussi Ap 1,6 et Ap 20,6.

son être même est un trait d'union : il est à la fois homme et Dieu ; et plus encore, il est le don de Dieu aux hommes et des hommes à Dieu.

Cette médiation sacerdotale du Christ s'exerce dans une double direction. Il y a une médiation qu'on peut appeler descendante : le Christ apporte aux hommes les dons divins (la grâce, l'enseignement de la révélation, etc.) ; et il y a une médiation ascendante : le Christ présente au Père les supplications du monde entier et il offre au Père le sacrifice qui réconcilie les hommes avec Dieu.

Le coeur du sacerdoce, c'est le sacrifice offert à Dieu pour s'unir à lui. Le sacrifice que le Christ offre est le plus parfait car l'offrande et celui qui offre ne font qu'un par la charité qui lie l'homme à Dieu.

Ce sacerdoce parfait, Dieu a voulu qu'il ne soit pas strictement réservé au Christ. Sans doute que seul le Christ l'exerce d'une façon parfaite, mais ce sacerdoce est participable, c'est-à-dire que des hommes peuvent recevoir de Dieu la grâce de ressembler au Christ-prêtre, des hommes peuvent être configurés au Christ-prêtre. Cette ressemblance avec le Christ-prêtre n'est pas physique, mais c'est une ressemblance dans l'âme, c'est-à-dire une ressemblance dans l'être profond et dans ce qui est à la racine des actions de l'homme : cette ressemblance transforme l'homme profondément pour lui permettre de poser les mêmes actes que ceux que pose le Christ, prendre part à l'acte même de l'offrande que le Christ fait de sa vie. Cette ressemblance est donnée par un sacrement qui imprime un caractère, c'est-à-dire une similitude avec le Christ, dans l'âme de celui qui le reçoit.

Pour être plus précis il ne faut pas parler d'une ressemblance, mais de ressemblances au pluriel puisqu'il va être possible de ressembler au Christ-prêtre de deux façons qui définissent chacune un type de sacerdoce.

LES DEUX SACERDOCES

Le sacerdoce du Christ consiste à offrir le sacrifice parfait où le

prêtre s'offre lui-même. Dieu donne aux hommes deux façons de participer à ce sacerdoce :

Soit en s'offrant soi-même comme le Christ s'est offert lui-même et en lien avec ce sacrifice du Christ. Cette ressemblance est donnée par le sacrement du baptême⁶,

c'est de cette façon que les fidèles chrétiens sont prêtres.

Soit en offrant sacramentellement le sacrifice même du Christ. Cette ressemblance est donnée par le sacrement de l'ordre que reçoivent les évêques et les prêtres.

On remarquera que, dans un cas comme dans l'autre, pouvoir offrir ce sacrifice n'est possible que parce que l'homme reçoit une capacité d'action venant du Christ. C'est le Christ qui donne de participer à son offrande, sinon, cela est hors de portée de l'homme.

Nous pouvons aussi remarquer que ces deux ressemblances ne sont pas dans la même ligne, chacune se rattache à un aspect du sacerdoce du Christ. Ce qui les distingue n'est pas une question de « plus » et de « moins », il n'y a pas un sacerdoce qui est plus sacerdotal que l'autre, mais c'est une question d'« autrement ». C'est bien ce que dit le Concile Vatican II, ils « ont entre eux une différence essentielle et non seulement de degré, (...) l'un et l'autre, en effet, chacun selon son mode propre, participent de l'unique sacerdoce du Christ⁷ ».

Ces deux participations au sacerdoce du Christ sont irréductibles l'une à l'autre, c'est pourquoi chacune est nécessaire et le culte chrétien est ainsi communautaire par nature: ces deux sacerdoce « sont ordonnés l'un à l'autre.⁸ »

Ce qui nous intéresse ici, c'est le sacerdoce des baptisés et nous allons essayer d'en donner les grandes caractéristiques.

LE SACERDOCE COMMUN ET SON EXERCICE

Ce sacerdoce peut être nommé de différentes façons : on parle

⁶ Et aussi par la confirmation qui vient rendre plus parfait ce que Dieu a donné au baptême.

⁷ Concile Vatican II, Constitution dogmatique sur l'Église Lumen Gentium, n° 10.

⁸ Ibid.

parfois du sacerdoce baptismal (puisqu'il s'enracine dans le caractère reçu au baptême) ou bien du sacerdoce royal (en se référant au vocabulaire du Nouveau Testament, notamment aux deux citations par lesquelles nous avons ouvert cet article⁹) ou encore du sacerdoce commun des fidèles (comme le fait le Concile Vatican II ; cette dénomination souligne la distinction avec le sacerdoce « extraordinaire » des prêtres¹⁰), mais c'est bien à chaque fois la même réalité qui est désignée^{9,11}.

Ce sacerdoce ne vise pas à donner les sacrements comme c'est le cas pour le sacerdoce ministériel des prêtres. Le baptême permet plutôt de recevoir les autres sacrements. Par le baptême, les fidèles peuvent participer au sacerdoce du Christ en en recevant les effets. Le Concile Vatican II décrit ainsi ce premier aspect du sacerdoce commun : les fidèles « exercent leur sacerdoce par la réception des sacrements¹² ».

Mais ce sacerdoce n'est pas uniquement réceptif, il ne s'agit pas uniquement d'être sanctifié mais aussi de sanctifier. Ce sacerdoce se déploie dans un culte où le baptisé transmet aussi les choses divines, où il est sanctifiant. Mais il ne s'agit pas d'un culte liturgique comme l'est la célébration de l'Eucharistie, il s'agit du culte de la vie chrétienne.

Ce culte de la vie chrétienne ne ressemble pas aux cultes des autres religions, il n'y a pas de bâtiment consacré à ce culte, pas de rites et ni de paroles rituelles, pas de vêtements spéciaux, etc. L'erreur serait justement de rechercher tout cela, de vouloir faire du fidèle chrétien un prêtre comme le sont les autres prêtres, alors que ce sacerdoce n'est pas du même ordre.

Cependant c'est un vrai culte où l'on répond aux bienfaits de Dieu et où l'on offre un sacrifice. Ce culte de la vie chrétienne consiste à poser des actes de foi, d'espérance et de charité. Il s'agit de

⁹ « Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal » (1 P2,9) et « Tu as fait de nous pour notre Dieu un Royaume et des prêtres » (Ap. 5, 10).

¹⁰ Qui, lui, est appelé sacerdoce ministériel ou sacerdoce hiérarchique

¹¹ On trouve parfois aussi sacerdoce spirituel ou sacerdoce mystique

¹² Lumen Gentium, n° 10.

répondre par toute sa vie aux dons de Dieu puisqu'ils viennent la transformer entièrement. Dans ce culte, le baptisé s'offre lui-même, comme le Christ s'est offert lui-même :

« Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu: c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre¹³ », « suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur¹⁴. »

Cette offrande n'est pas uniquement mourir pour Dieu. Comme pour le Christ qui s'offre totalement à chaque instant de sa vie, cette offrande consiste plutôt à vivre toute sa vie dans la volonté de Dieu. Comme pour le Christ, la mort n'est pas le seul acte de ce culte mais plutôt le couronnement d'une vie donnée. Ce culte est donc la vie vécue saintement, la vie théologique.

Ce culte se réalise dans des actes, mais ces actes sont aussi variés qu'il y a de personnes car chacun a une façon propre de vivre la sainteté. Une liste d'actes du sacerdoce commun des fidèles n'est donc jamais exhaustive. Parmi ces actes, nous pouvons noter : le sacrifice de la louange de Dieu offert vocalement et surtout intérieurement dans la prière pleine de dévotion ; l'enseignement de la Parole de Dieu et le témoignage qui permettent d'amener d'autres hommes à participer au culte de Dieu ; l'offrande des biens du corps par le martyre, l'abstinence, la continence et toute autre ascèse quand elle est vécue en vue du Seigneur et en lien avec lui ; les œuvres de miséricorde faites à cause de Dieu ; la pratique des vertus ... En fait, il s'agit de tous les actes faits en vue de Dieu. Le Concile Vatican II essaye de résumer en énumérant « la prière et l'action de grâces, le témoignage d'une vie sainte, le renoncement et la charité effective¹⁵ ». Nous pourrions y ajouter l'offrande de soi même dans la vie consacrée qui est aussi de l'ordre de ce sacerdoce (ce qui nous permet de bien comprendre en quoi la vie consacrée s'enracine dans

¹³ Rm 12,1.

¹⁴ Ép 5,2.

¹⁵ Lumen Gentium, n°10

le sacrement du baptême et est une façon de l'accomplir).

LE LIEN AVEC LE SACERDOCE MINISTÉRIEL DES PRÊTRES

Ce culte de la vie chrétienne, nous le voyons dans ces énumérations, n'est d'emblée pas liturgique. Mais il n'est pas sans lien avec la liturgie. Le sacerdoce commun des

fidèles et le sacerdoce ministériel des prêtres « sont ordonnés l'un à l'autre¹⁶ » comme nous l'avons déjà dit.

Cette ordination peut se voir dans deux directions. Dans une première direction, le sacerdoce ministériel est ordonné au sacerdoce commun des fidèles parce qu'il donne aux chrétiens la grâce des sacrements qui leur permettent de vivre la sainteté, de réaliser l'offrande de leur vie par charité divine, c'est-à-dire d'exercer le sacerdoce commun. En ce sens, le sacerdoce commun est plutôt réceptif et c'est bien le premier aspect sous lequel il nous est apparu.

En une seconde direction, le sacerdoce commun est ordonné au sacerdoce ministériel parce que l'offrande d'une vie sainte prend tout son sens quand elle est unie à l'offrande du Christ dans les sacrements. De la sorte, le culte de la vie chrétienne rejoint le culte liturgique. C'est spécialement dans la célébration de l'Eucharistie que cela est manifeste : le prêtre rassemble alors l'offrande de tous les fidèles pour les présenter à Dieu avec l'offrande du Christ.

LE SACERDOCE COMMUN DES FIDÈLES

Il me semble que nous pouvons justement faire l'expérience de notre sacerdoce commun quand les paroles de la prière eucharistique consonent avec ce qui est saint dans notre vie, quand ce ne sont pas seulement des paroles entendues, mais aussi des paroles auxquelles nous souscrivons par nos actes. Cette expérience de notre sacerdoce baptismal est d'ailleurs en même temps l'expérience du lien de ce sacerdoce avec le sacerdoce ministériel des prêtres car l'un ne se comprend pas sans l'autre, et c'est cela qui

¹⁶ Ibid.

CONNAISSANCE DE LA FOI

TRADITION

| Article du *Dictionnaire Théologique* de Louis Bouyer, Desclée, 1990, pp. 323-324 |

D'une façon générale se dit de toute transmission, comme de main en main, d'une connaissance, ou de pratiques, ou des deux à la fois (en grec *paradôsis*, ce qui est transmis par la tradition étant qualifié de *parathèkè*, ou de « dépôt »). Les rabbins avaient déjà l'idée très nette que la Parole de Dieu (voir ce mot) se transmet dans Je Peuple de Dieu et par Je Peuple de Dieu tout entier de cette façon. Si Je Christ a vivement critiqué certaines traditions des « scribes et pharisiens » (cf. Mt., 23) comme s'opposant à la tradition authentique de la Parole, il a au même endroit (v. 2) authentifié de la façon la plus décisive Je principe de la tradition. Le Nouveau Testament à son tour présentera la doctrine évangélique comme la *parathèkè* (1 Tim., 6, 20 et 2 Tim., 1, 14) communiquée par la *paradôsis* des apôtres (1 Co., 11, 2 et 2 Thess., 2, 15 ; cf. 3, 6). On peut dire que, jusqu'au III^e siècle, les auteurs ecclésiastiques présentent tous la proposition aux hommes de la doctrine chrétienne de cette manière. Lorsque Je canon des Écritures (voir cette expression) se sera définitivement établi, ces Écritures, inspirées de Dieu, attireront de plus en plus l'attention sur elles, comme constituant Je noyau ou plutôt le cœur de la tradition chrétienne, mais sans qu'on envisage jamais de les séparer de l'ensemble de celle-ci (à plus forte raison de les y opposer). Dans la lutte contre les gnostiques, les Pères souligneront même à maintes reprises (saint Irénée en particulier, mais les Alexandrins aussi bien), qu'il est vain de prétendre alléguer la Bible en faveur d'interprétations qui ne concorderaient pas avec celle qui a cours dans l'Église.

Dans cette tradition cependant, comme le cardinal Newman l'a lumineusement expliqué dans la préface de sa *Via Media* (Londres,

1880), on distingue toujours un double aspect : 1° ce qu'il appelle la tradition prophétique, que transmet tout le corps de l'Église et où n'importe quel individu, qu'il soit clerc ou laïc, peut jouer un rôle de témoin de l'Esprit à l'oeuvre dans toute l'Église pour y garder vivante et pure la vérité une fois confiée aux apôtres, et 2° ce qu'il appelle la tradition épiscopale, qui n'est pas une autre tradition mais une expression officiellement authentifiée de la tradition en général par ceux qui, étant les successeurs des apôtres, ont la responsabilité particulière de préserver le dépôt divin de la Parole d'être jamais contaminé par des traditions simplement humaines qui s'en écarteraient. C'est là ce que les théologiens modernes entendent par le magistère (voir ce mot). C'est seulement à l'époque de la Réforme protestante que l'on en est venu formellement à opposer la Parole de Dieu telle qu'elle est directement formulée par les Saintes Écritures, en tant qu'inspirées (voir inspiration), à la tradition de l'Église.

D'où l'affirmation du Concile de Trente qu'il reçoit « pari pietatis affectu et reverentia tous les livres aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament ... ainsi que les traditions elles-mêmes, se rapportant soit à la foi soit aux moeurs, qui ont été comme dictées soit de la bouche du Christ ou de l'Esprit et conservées dans l'Église catholique par une succession continuelle », comme contenant la même vérité et discipline promise par les Prophètes, promulguée par le Christ et prêchée par les apôtres (Sess. IV, Decretum de canonicis scripturis, D .B. 783). Il est très remarquable que le concile ait écarté une première rédaction qui comportait deux fois le mot partim (pour une part) , avant la mention de l'Écriture et avant celle des traditions : par là il est manifeste en effet que les Pères du concile ont voulu s'en tenir à la position ancienne, d'après laquelle l'Écriture fait un seul tout avec l'ensemble de la tradition et ne saurait lui. être opposée. Cependant, la controverse elle-même a conduit les théologiens catholiques modernes à parler comme les protestants de l'Écriture et de la Tradition, comme s'il s'agissait de deux formes relativement autonomes, quoique complémentaires, de la transmission

de la Parole de Dieu. Cette manière de faire est à regretter, car elle cède sans s'en rendre compte bien plus qu'il ne faut à l'erreur qu'on veut réfuter, tout en faisant rebondir celle-ci. Disons plutôt que la Parole de Dieu, donnée une fois pour toutes à l'Église par les apôtres comme venant du Christ lui-même dans l'Esprit, y est gardée vivante dans l'ensemble de la tradition, telle que nous l'avons décrite, dont l'Écriture inspirée reste à jamais le cœur.

CHRONIQUE ROMAINE

QUI ÉTAIT VRAIMENT DOM HELDER CAMARA?

Corrispondenza Romana, 6 avril 2015.

On a beaucoup parlé ces derniers jours de Dom Helder Câmara, dont le procès en béatification a été récemment approuvé par le Vatican. Pour l'italien moyen la figure de Mgr Helder Pessoa Câmara (1909-1999), évêque auxiliaire de Rio de Janeiro, ensuite archevêque métropolitain de Olinda-Recife, est presque inconnue.

Qui était Dom Helder?

Les seules informations sur Mgr Câmara qui filtrent de la presse locale proviennent de fabriques de propagande tellement partiales que je ne crains pas de les définir à la limite du ridicule. Je me souviens très bien, par exemple, de la réaction de la presse à l'époque de la disparition de Dom Helder en août 1999.

Les médias italiens rivalisèrent en panégyriques, lui conférant des titres grandiloquents comme "Prophète des pauvres", le "Saint des favélas", "voix du Tiers Monde", "Saint Helder d'Amérique", et ainsi de suite. Ce fut une sorte de canonisation médiatique. Cette machine de propagande semble s'être réactivée avec l'ouverture du procès en béatification, signé au Vatican le 25 février dernier.

Quelques informations à ce sujet ne feraient aucun mal.

Peu de gens le savent, peut-être, mais Helder Câmara débuta sa vie publique comme militant de la droite philo-nazie.

Il fut en effet gérarque de la *Ação Integralista Brasileira* (AIB), le mouvement philo-nazi fondé par Plínio Salgado. En 1934, le père Câmara entra dans le Conseil Suprême de l'AIB. Deux ans plus tard il devint secrétaire personnel de Salgado, et ensuite Secrétaire national de l'AIB, participant comme protagoniste aux rassemblements et aux marches para-militaires qui singeaient celles

des nazis en Allemagne. Ses convictions pro-nazies étaient tellement profondes, qu'il s'était fait ordonner prêtre portant sous la soutane l'uniforme des milices intégristes, la tristement célèbre "chemise verte".

En 1949 l'archevêque de Rio de Janeiro voulut le nommer comme son évêque auxiliaire mais le Saint Siège refusa à cause de son passé philo-nazi. La nomination n'arriva que six ans plus tard. En attendant, Helder Câmara avait mûri son passage de l'intégrisme philo-nazi au progressisme philo-marxiste. Lorsqu'en 1968 l'écrivain brésilien Otto Engel écrivit une biographie de Mgr Câmara, il reçut une "injonction" de la Curie d'Olinda-Recife l'invitant à ne pas la publier. L'archevêque ne voulait pas faire connaître son passé philo nazi...

En 1947 le père Câmara fut nommé Assistant général de l'Action Catholique brésilienne qui, sous son impulsion, se mit à glisser vers la gauche jusqu'à embrasser, dans certains cas, le marxisme léninisme. La migration fut évidente surtout dans la JUD (*Juventude Universitaria Católica*), dont Câmara était particulièrement proche. Luiz Alberto Gomez de Souza, ancien secrétaire de la JUD, écrit: "L'action des militants de la JUD (...) aboutissait à un engagement qui s'est progressivement révélé socialiste".

La révolution communiste de Cuba (en 1959) fut saluée avec enthousiasme par la JUD. D'après Haroldo Lima et Aldo Arantes, dirigeants de la JUD, "la recrudescence des luttes populaires et le triomphe de la révolution cubaine en 1959 ouvrirent la JUD à l'idée d'une révolution brésilienne".

La dérive vers la gauche fut facilitée par l'implication de la JUD avec l'UNE (*União Nacional de Estudantes*), proche du Parti Communiste. "Comme résultat de son militantisme dans le mouvement étudiant - poursuivent Lima et Arantes - la JUD fut poussée à définir un agenda politique plus large pour les chrétiens d'aujourd'hui. Au congrès de 1960 elle finit par approuver un document (...) dans lequel elle annonçait son adhésion au socialisme démocratique et à l'idée d'une révolution brésilienne".

Pendant le gouvernement de gauche du président João Goulart

(1961-1964), une faction radicale se forma à l'intérieur de la JUD, initialement appelée "O Grupão", (le Grand Groupe), qui se transforma ensuite en "Ação Popular" (AP) qui finit par se définir socialiste en 1962. Au congrès de 1963, l'AP approuva ses propres Statuts, dans lesquels "le socialisme était adopté et la socialisation des moyens de productions était proposée". Les Statuts contenaient, entre autre, un éloge de la révolution soviétique et une reconnaissance de l'"Importance décisive du marxisme dans la théorie et la pratique révolutionnaire".

La dérive, toutefois, ne s'arrêta pas là. Au congrès national de 1968, *Ação Popular* se proclama marxisme léniniste, changeant son nom en *Ação Popular Marxista-Leninista* (APML). Et puisque rien ne la séparait plus du Parti communiste, en 1972 elle finit par se dissoudre et s'incorporer au Partido Comunista do Brasil. À travers cette migration, de nombreux militants de l'Action Catholique finirent par participer à la lutte armée pendant les années de plomb brésiliennes.

Contre l'avis de nombreux évêque brésiliens, Mgr Helder Câmara fut un des défenseurs les plus enthousiastes et les plus convaincus de la migration à gauche au sein de la JUD.

En 1968, au moment où le Pape Paul VI publiait l'encyclique *Humanae Vitae*, Mgr Helder Câmara prit ouvertement position contre le Pontife, qualifiant sa doctrine sur les contraceptifs d' "erreur destinée à tourmenter les épouses et à troubler la paix de nombreux foyers".

Dans un poème qui fit vraiment scandale, l'archevêque de Olinda-Recife ironisait aussi sur les femmes "victimes" de la doctrine de l'Église, contraintes, selon son avis, de générer de "petits monstres":

«Enfants, Enfants, enfants! Si tu veux le coït, tu dois procréer! Même si ton enfant naît sans entrailles, les jambes rachitiques, la tête énorme, moche à en mourir!».

Helder Câmara défendait aussi le divorce, approuvant la position des églises orthodoxes qui "ne préjugent pas de la possibilité d'un nouveau mariage religieux à ceux qui ont été abandonnés [par

leur conjoint]". Interrogé si cela ne donnerait pas raison aux laïcistes, il répondit: "Qu'importe de crier victoire, puisqu'on a raison?".

Le turbulent archevêque réclamait aussi haut et fort l'ordination sacerdotale des femmes. S'adressant à un groupe d'évêques pendant le Concile Vatican II, il leurs demandait avec insistance: "Dites-moi, s'il vous plaît, s'il existe des arguments réellement décisifs qui empêchent l'accès aux femmes à la prêtrise, ou bien s'agit-il d'un préjugé masculin?".

Et qu'importe si le Concile Vatican II a ensuite écarté cette possibilité. De l'avis de Câmara, "nous devons dépasser les textes conciliaires, dont l'interprétation revient à nous".

Les excentricités ne s'arrêtaient pas là. Dans une conférence tenue devant les Pères Conciliaires en 1965, il déclarait: "Je pense que l'homme créera artificiellement la vie, il parviendra à la résurrection des morts et (...) il obtiendra des résultats miraculeux dans le revitalisation de patients mâles par la greffe de prostates de singes".

Les prises de position concrètes de Dom Helder en faveur du communisme (même si parfois il en critiquait l'athéisme) furent nombreuses et cohérentes.

Tristement célèbre est par exemple son intervention du 27 janvier 1969 à New York, au cours de la IVe conférence annuelle du Programme Catholique de coopération interaméricaine. Une intervention tellement alignée avec le communisme international qu'elle lui valut l'épithète d' "Archevêque rouge", appellation qui resta par la suite indissociablement liée à son nom.

Après avoir durement reproché aux USA leur politique anti-soviétique, Dom Helder proposa une diminution drastique des forces armées américaines, alors qu'il appelait l'URSS à garder ses capacités militaires afin de pouvoir faire face à l' "impérialisme". Conscient des conséquences de cette stratégie, il s'en défendit à l'avance: " Ne me racontez pas que cette approche mettrait le monde en proie au communisme!".

Après l'attaque des États-Unis, Helder Câmara fit le panégyrique de la Chine de Mao Tse-Tung, alors au milieu de la

"révolution culturelle" qui provoqua des millions de morts. L'Archevêque Rouge demanda formellement l'admission de la Chine communiste à l'ONU, avec comme corollaire l'expulsion de Taïwan. Il termina son intervention avec un appel en faveur du dictateur cubain Fidel Castro, qui à l'époque aidait les sanglantes guérillas de l'Amérique Latine. Il demanda aussi que Cuba fût ré-admise au sein de l'OEA (Organisation des États Américains), dont elle avait été expulsée en 1962. [...]

L'épisode le plus consternant fut la dite "affaire Comblin". En juin 1968 fut révélé à la presse un document explosif préparé sous l'égide de Mgr Helder Câmara par le prêtre belge Joseph Comblin, professeur de l'Institut Théologique (Séminaire) de Recife. Le document proposait, ouvertement, un plan subversif pour démanteler l'État et établir une "dictature populaire" de matrice communiste. En voici quelques points:

Contre la propriété. Dans le document, Comblin soutient une triple réforme, agraire, urbaine et d'entreprise, partant du principe que la propriété privée et donc le capital sont par nature injustes. Toute utilisation privée du capital devrait être interdite par la loi.

Égalité totale. L'objectif, affirme Comblin, est de rétablir l'égalité totale. Toute hiérarchie, aussi dans le domaine politique et sociale que dans celui ecclésiastique, doit être abolie.

Révolution politique et sociale. Dans le domaine politique et social, cette révolution égalitaire préconise la destruction de l'État à l'aide de "groupes de pression" radicaux qui, après avoir pris le pouvoir, devront établir une "dictature populaire" de fer afin de museler la majorité, considérée "indolente".

Révolution dans l'Église. Pour consentir à cette minorité radicale de gouverner sans entraves, le document propose l'annulation virtuelle de l'autorité des Évêques, qui seraient assujettis au pouvoir d'un organe composé uniquement d'extrémistes, une sorte de "Politburo" ecclésiastique.

Abolition des forces armées. Les forces armées doivent être dissoutes et leurs armes distribuées au peuple.

Censure de la presse, radio et télévision. Presse, radio et

télévision seront étroitement contrôlées jusqu'à ce que le peuple soit parvenu à un niveau acceptable de "conscience révolutionnaire". Les élites qui ne sont pas d'accord doivent quitter le Pays.

Tribunaux populaires. Accusant le Pouvoir Judiciaire d'être "corrompu par la bourgeoisie", Comblin propose l'institution de "tribunaux populaires extraordinaires" afin d'instituer des jugements sommaires à l'encontre de ceux qui s'opposeraient à ce vent révolutionnaire.

Violence. Au cas où il ne serait pas possible de réaliser ce plan subversif avec des moyens normaux, le professeur du séminaire de Recife considérait légitime le recours aux armes afin d'établir, manu militari, le régime qu'il théorisait.

Le "Document Comblin" fit au Brésil l'effet d'une bombe atomique. Au milieu de la vive controverse qui s'ensuivit, le père Comblin ne nia pas l'authenticité du document, mais affirma qu'il ne s'agissait que d'un brouillon" (sic!). De son côté, la Curie de Olinda-Recife admit qu'il provenait bien du séminaire diocésain, mais qu'il "ne s'agissait pas d'un document officiel" (encore sic!).

Se faisant l'interprète de la légitime indignation du peuple brésilien, le Prof. Plinio Corrêa de Oliveira écrivit alors une lettre ouverte à Mgr Helder Câmara, qui fut publiée par 25 journaux. Dans la lettre on lit: "Je suis convaincu d'interpréter le sentiment de millions de brésiliens en demandant à Votre Excellence qu'elle expulse de l'Institut Théologique de Recife et de l'archidiocèse l'agitateur qui profite du sacerdoce pour poignarder l'Église, et qui abuse de l'hospitalité brésilienne pour prêcher le communisme, la dictature et la violence au Brésil".

Helder Câmara répondit de manière évasive. "Tous ont le droit d'être en désaccord. Moi j'écoute tout simplement toutes les opinions". Il confirma toutefois en même temps le père Comblin dans sa fonction de professeur du séminaire, le soutenant par son autorité épiscopale. Finalement, le gouvernement brésilien révoqua le permis de séjour du prêtre belge, qui dut quitter le Pays.

Mgr Helder Câmara est aussi resté dans l'histoire pour être un des paladins de la dite "Théologie de la Libération", condamnée par le

Vatican en 1984.

Deux déclarations résument cette théologie.

La première, du compatriote de Dom Helder, Leonardo Boff: "Ce que nous proposons est le marxisme, le matérialisme historique, dans la théologie.

La deuxième, du péruvien Gustavo Gutierrez, père fondateur du même courant: "Ce que nous entendons par théologie de la libération est la participation au processus politique révolutionnaire". Gutierrez nous explique aussi la signification de cette participation: "Ce n'est que dans le dépassement d'une société divisée en classes, (...) et dans l'élimination de la propriété privée de la richesse créée par le travail humain, que nous serons en condition de jeter les bases d'une société plus juste. C'est pourquoi les efforts pour programmer une société plus juste en Amérique Latine s'orientent de plus en plus vers le socialisme".

Le plus grand mensonge sur Helder Câmara a été peut-être celui de le présenter comme un ami des pauvres et défenseur de la liberté.

Le titre de défenseur de la liberté sied très mal à quelqu'un qui a célébré quelques-unes des dictatures les plus sanguinaires qui ont émaillé le 20ème siècle, le nazisme d'abord, le communisme ensuite, en toutes ses variantes: soviétique, cubaine, chinoise...

Mais celui d'ami des pauvres ne convient vraiment pas à celui qui a soutenu des régimes qui ont provoqué une pauvreté tellement épouvantable qu'ils ont été qualifiés par le cardinal Joseph Ratzinger de "honte de notre temps".

Une analyse attentive de l'Amérique Latine - pays après pays - montre clairement que là où les politiques proposées par Dom Helder ont été mises en pratique, le résultat a été une augmentation considérable de la pauvreté et du mécontentement populaire. Là où des politiques contraires ont été appliquées, le résultat a été une croissance générale de la richesse.

Un exemple vaut pour tous : la réforme agraire, dont Dom Helder Câmara fut le promoteur principal et qui s'est au contraire révélée "le pire échec de la politique publique de notre Pays", selon

les paroles non suspectes de Francisco Graziano Neto, président de l'INCRA (*Instituto Nacional de Colonização e Reforma Agrária*), c'est à dire le ministère en charge de la mise en œuvre de la réforme agraire.

Indro Montanelli avait raison lorsqu'il disait: "La gauche aime tellement les pauvres que chaque fois qu'elle va au pouvoir elle en augmente le nombre". » •

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Le rétropédalage (relatif) du cardinal Kasper sur la communion pour les divorcés remariés

Blogue de Jeanne Smits, 4 juin 2015

Lors d'un entretien avec Raymond Arroyo sur la chaîne de télévision catholique américaine EWTN, le cardinal Kasper s'est livré à ce qui ressemble à un rétropédalage sur sa proposition d'accorder la communion aux divorcés remariés. Je vous propose ma traduction des propos retranscrits par la [Catholic News Agency](#).

- Votre Eminence, je sais que vous avez fait cette proposition et que vous l'avez soumise au corps des évêques, et que vous en avez vraiment fait la publicité en essayant de la présenter à des gens dans le monde entier. Ressentez-vous une quelconque responsabilité par rapport à ce phénomène dont les gens me parlent par lettre, particulièrement des prêtres : des couples divorcés remariés, des couples gays se présentent à la fin de la messe et disent : « Nous voulons la communion, vous devez nous donner la communion. C'est clairement ce que veut le pape. » Ressentez-vous une responsabilité personnelle à cet égard ?

- Eh bien, c'est un malentendu, et d'abord, c'était une question, et j'ai posé cette question pour ouvrir le débat. Ce n'est pas une proposition. Et donc, évidemment, un couple peut venir et désirer la sainte communion. J'ai parlé d'un processus pénitentiel, d'un chemin pénitentiel. Cela demande du temps...

- Mais il y a déjà un processus pénitentiel. Je veux dire, il y a déjà le processus canonique de la nullité, n'est-ce pas ?

- Ouais, le processus de nullité est une chose; je ne suis pas ça.

"Un processus de nullité". C'est une chose...

- *Donc il s'agit ici d'un autre processus ?*

- Oui, c'est un autre processus, mais si les gens, eh bien s'ils ont une déclaration de nullité, ils peuvent venir à la sainte communion, c'est clair.

- *Mais vous comprenez que lorsqu'un homme d'Église comme vous, un théologien, une figure qui jouit d'une estime internationale, un responsable de la Curie dit : « Voici ma proposition, et le pape est d'accord avec moi », cela cause quelque...*

- Eh bien cela, je ne l'ai pas dit.

- *Mais vous avez bien dit, et la citation est celle-ci : « Clairement c'est ce qu'il veut » et le pape a approuvé ma proposition. Ce sont les citations de l'époque...*

- Non... Il n'a pas approuvé ma proposition. La pape voulait que je pose la question, et par la suite, de manière générale, devant tous les cardinaux, il a exprimé sa satisfaction par rapport à mes paroles. Mais pas la fin, pas dans le... Je ne dirais pas qu'il a approuvé la proposition, non, non. »



Alors, tout ça pour ça ? Le cardinal Kasper n'a-t-il fait que lâcher un sujet sans être lui-même décidé à soutenir la proposition ? La reprise de tout ce qui a été dit et écrit, notamment par lui, jusqu'ici, rend cela difficile à croire.

Cela ressemble à un rétropédalage, et peut-être en est-ce un en effet. Peut-être s'exprime-t-il ainsi à la demande du pape, on peut l'imaginer.

Reste que cela fait aussi penser à un exercice de désarmement de l'opposition, en attendant le synode extraordinaire qui, saisi de la question, pourra apporter une réponse positive. (Mais il n'est évidemment pas dit que le pape suivrait en ce sens.) Le cardinal Kasper, dans la même interview, a déclaré connaître « beaucoup de cardinaux et beaucoup d'évêques favorables » à sa proposition, « plus

de (son) côté » que de ceux qui demandent une clarification au pape.

Une remarque : la procédure de nullité n'est en rien un processus pénitentiel puisqu'il s'agit de constater juridiquement que le mariage n'a jamais existé...

LITURGIE

ACTION SILENCIEUSE DU CŒUR

PAR ROBERT SARAH, cardinal préfet de la congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements.

*« Pour lire et appliquer la constitution du Vatican II sur la liturgie sacrée. »
Osservatore Romano du 12 juin 2015.*

Cinquante ans après sa promulgation par le Pape Paul VI, lira-t-on finalement la constitution du Concile Vatican II sur la liturgie sacrée?

"Sacrosantum concilium" n'est pas en effet un simple catalogue de "recettes", mais une véritable "magna charta" pour toute action liturgique.

Le Concile œcuménique nous donne en elle une magistrale leçon de méthode. Loin de se contenter d'une approche disciplinaire et extérieure à la liturgie, le Concile entend en effet nous faire contempler ce qu'elle est dans son essence. La pratique de l'Église dérive toujours de ce qu'elle reçoit et contemple dans la révélation. La pastorale ne peut pas se déconnecter de la doctrine.

Dans l'Église, "ce qui relève de l'action est ordonné à la contemplation" (voir n.2). La constitution conciliaire nous invite à redécouvrir l'origine trinitaire dans l'œuvre liturgique. Le concile établit en effet une continuité entre la mission du Christ Rédempteur et la mission liturgique de l'Église. "De même que le Christ a été envoyé par le Père, ainsi lui-même envoya ses Apôtres", afin que "par le sacrifice et les sacrements autour desquels gravite toute la vie liturgique" ils exercent "l'œuvre du salut" (n.6).

Mettre en œuvre la liturgie n'est donc rien d'autre que mettre

en œuvre l'action du Christ. La liturgie est en son essence "actio Christi": l' "œuvre de la rédemption des hommes et de la parfaite glorification de Dieu" (n.5). C'est Lui le grand prêtre, le vrai sujet, le vrai acteur de la liturgie (voir n. 7). Si ce principe vital n'est pas accueilli dans la foi, on risque de faire de la liturgie une œuvre humaine, une auto-célébration de la communauté.

L'œuvre propre à l'Église consiste par contre à entrer dans l'action du Christ, à s'inscrire dans cette œuvre dont Il a reçu du Père la mission. "La plénitude du culte divin nous a été donnée", afin que "Son humanité, dans l'unité de la personne du Verbe, soit l'instrument de notre salut" (n.5). L'Église, corps du Christ, doit donc devenir à son tour un instrument dans les mains du Verbe.

C'est la signification ultime du concept-clé de la constitution conciliaire: la "participatio actuosa". Cette participation consiste pour l'Église à devenir instrument du Christ-prêtre, afin de participer à sa mission trinitaire. L'Église participe activement à l'œuvre liturgique du Christ dans la mesure où elle en est l'instrument. Dans ce sens, parler de "communauté célébrante" n'est pas exempt d'ambiguïtés et requiert une véritable prudence (voir Instruction "Redemptoris sacramentum", n.42). La "participatio actuosa" ne devrait donc pas être entendue comme la nécessité de faire quelque chose. Sur ce point l'enseignement du Concile a souvent été déformé. Il s'agit plutôt de laisser que le Christ nous saisisse et nous associe à Son sacrifice.

La "participation" liturgique doit donc être entendue comme une grâce du Christ qui "s'associe toujours l'Église" ("Sacrosantum concilium", n.7). C'est Lui qui a l'initiative et la primauté. L'Église "l'invoque comme son Seigneur et, par la médiation de celui-ci, rend son culte au Père éternel" (n.7).

Le prêtre doit donc devenir cet instrument qui laisse transparaître le Christ. Comme notre Pape François l'a récemment rappelé, le célébrant n'est pas l'animateur d'un spectacle, ne doit pas rechercher la sympathie de l'assemblée se plaçant en face d'elle

comme son interlocuteur principal. Entrer dans l'esprit du Concile signifie au contraire s'effacer, renoncer à être le point focal.

Contrairement à ce qui a été parfois affirmé, il est tout à fait conforme à la constitution conciliaire, et même opportun, qu'à l'occasion du rite de la pénitence, du chant du Gloria, des oraisons et de la prière eucharistique, tous, prêtre et fidèles se tournent ensemble vers l'Orient, afin d'exprimer leur volonté de participer à l'œuvre de culte et de rédemption accomplie par le Christ. Cette manière de se tenir devrait être mise en œuvre dans les églises cathédrales où la vie liturgique doit être exemplaire (voir n.41).

Il y a bien entendu d'autres parties de la messe où le prêtre, agissant "in persona Christi Capitis", entre dans un dialogue nuptial avec l'assemblée. Ce face à face n'a toutefois d'autre but que celui de conduire à un tête-à-tête avec Dieu qui, par la grâce de l'Esprit Saint, deviendra un cœur à cœur. Le concile propose ainsi d'autres moyens pour favoriser la participation: "les acclamations des fidèles, les réponses, le chant des psaumes, les antiennes, les chants, ainsi que les actions et les gestes et l'attitude du corps" (n.30).

Une lecture trop rapide, et surtout trop humaine, a conduit à la conclusion qu'il fallait faire en sorte que les fidèles soient toujours occupés. La mentalité occidentale contemporaine, modelée par la technique et fascinée par les médias, a voulu faire de la liturgie une œuvre de pédagogie efficace et rentable. Dans cet esprit, on a essayé de rendre conviviales les célébrations. Les acteurs liturgiques, inspirés de motivations pastorales, essayent parfois de faire un travail didactique introduisant dans les célébrations des éléments profanes et spectaculaires. Ne voit-on pas ainsi fleurir des témoignages, mises en scène et applaudissements? On croit de cette façon favoriser la participation des fidèles alors qu'on réduit en effet la liturgie à un jeu humain. "Le silence n'est pas une vertu, ni le bruit un péché, c'est vrai", dit Thomas Merton, "mais l'agitation, la confusion et le bruit permanents de la société moderne ou dans certaines liturgies eucharistiques africaines sont l'expression de

l'atmosphère de ses péchés les plus graves, de sa mécréance, de son désespoir. Un monde de propagande, d'argumentations infinies, d'invectives, de critiques, ou simplement de bavardages, est un monde où la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. La messe devient un vacarme confus; les prières un bruit extérieur ou intérieur" (Thomas Merton, "Le signe de Jonas", édition Albin Michel, Paris, 1955, p.322, notre traduction).

On court un risque réel de ne pas laisser de place à Dieu dans nos célébrations. Nous encourageons la tentation des juifs au désert. Ils voulurent se créer un culte à leur mesure et à leur hauteur, n'oublions pas qu'ils finirent prosternés devant l'idole du veau d'or.

Il est temps de se mettre à l'écoute du Concile. La liturgie est "principalement le culte de la divine majesté (n.33). Elle comporte une valeur pédagogique dans la mesure où elle est complètement ordonnée à la glorification de Dieu et au culte divin. La liturgie nous place réellement en présence de la transcendance divine. Participation vraie signifie renouveler en nous cette "stupeur" que saint Jean-Paul II tenait en grande considération (voir "Ecclesia de Eucharistia", n.6). Cette stupeur sacrée, cette crainte joyeuse exige notre silence en face de la divine majesté. On oublie souvent que le silence sacré est un des moyens indiqués par le concile pour favoriser la participation.

Si la liturgie est l'œuvre du Christ, est-il nécessaire que le célébrant y introduise ses propres commentaires? Il faut se rappeler que si le missel autorise une intervention, cela ne doit pas devenir un discours profane et humain, un commentaire plus ou moins subtil de l'actualité, une salutation mondaine des personnes présentes, mais plutôt une très courte exhortation à entrer dans le mystère (voir Présentation générale du missel romain, n.50).

Quant à l'homélie, elle est elle-même un acte liturgique qui a ses propres règles. La "participation actuosa" à l'œuvre du Christ présuppose que l'on quitte le monde profane pour entrer dans l'"action sacrée par excellence" ("Sacrosantum concilium", n.7). En

effet, "nous prétendons, avec une certaine arrogance, rester dans l'humain pour entrer dans le divin" (Robert Sarah, "Dieu ou rien, p. 178).

Dans ce sens, il est déplorable que le sanctuaire de nos églises ne soit pas un lieu strictement réservé au culte divin, qu'on y pénètre en des habits profanes, que l'espace sacré ne soit pas clairement délimité par l'architecture. Puisque, comme le Concile l'enseigne, le Christ est présent dans sa parole lorsque celle-ci est proclamée, il est également délétaire que les lecteurs n'aient pas des vêtements appropriés qui montrent qu'ils ne prononcent pas des paroles humaines mais une parole divine. La liturgie est une réalité fondamentalement mystique et contemplative, et en conséquence hors de la portée de notre action humaine; la "participatio" aussi est une grâce de Dieu. Elle présuppose donc de nous une ouverture au mystère célébré. La constitution recommande ainsi la compréhension pleine des rites (voir n. 34) et prescrit au même temps "que les fidèles sachent réciter et chanter ensemble, aussi en langue latine, les parties de l'ordinaire de la messe qui leur reviennent" (n. 54).

En effet, la compréhension des rites n'est pas l'œuvre de la raison humaine laissée à elle-même, qui devrait tout saisir, tout comprendre, tout maîtriser. La compréhension des rites sacrés est celle du "sensus fidei", qui exerce la foi vivante à travers le symbole et qu'elle connaît par syntonie plus que par le concept. Cette compréhension présuppose qu'on s'approche du mystère avec humilité.

Aura-t-on le courage de suivre le Concile jusqu'à ce point? Une telle lecture, illuminée par la foi, est néanmoins fondamentale pour l'évangélisation. En effet, "elle montre l'Église à ceux qui sont dehors comme un signal levé sur les nations, sous lequel les enfants de Dieu dispersés se rassemblent dans l'unité" (n.2). Elle doit cesser d'être un lieu de désobéissance aux prescriptions de l'Église. Plus spécifiquement, elle ne peut pas être une occasion de lacération entre chrétiens. Les lectures dialectiques de la "Sacrosantum

concilium", les herméneutiques de rupture dans un sens ou l'autre ne sont pas le fruit d'un esprit de foi. Le concile n'a pas voulu rompre avec les formes liturgiques héritées de la tradition, elle a voulu au contraire les approfondir. La constitution établit que "les formes nouvelles sortent des formes déjà existantes par un développement en quelque sorte organique" (n.23).

Dans ce sens, il est nécessaire que ceux qui célèbrent selon l'"usus antiquior" le fassent sans esprit d'opposition, et donc dans l'esprit de la "Sacrosantum concilium". De la même manière, il serait erroné de considérer la forme extraordinaire du rite romain comme dérivant d'une autre théologie qui n'est pas la liturgie réformée. Il serait aussi souhaitable d'insérer le rite de la pénitence et l'offertoire de l' "usus antiquior" comme annexe d'une prochaine édition du missel, afin de souligner que les deux formes liturgiques s'illuminent réciproquement, en continuité et sans opposition.

Si nous vivons dans cet esprit, la liturgie cessera d'être le lieu des rivalités et des critiques, pour nous faire finalement participer activement à cette liturgie "qui se célèbre dans la sainte cité de Jérusalem à laquelle nous tendons comme des voyageurs, où le Christ siège à la droite de Dieu, comme ministre du sanctuaire" (n.8).

LE SILENCE DANS LA LITURGIE

D'après Pascal Desthieux, Le silence dans la célébration de l'Eucharistie ; une étude et une analyse des documents liturgiques d'après le concile Vatican II, thèse pour l'obtention du doctorat en théologie. Trouvé sur le site 'Pro Liturgia'

Parler du silence en liturgie nécessite que l'on fasse une distinction entre le "silence extérieur" et le "silence intérieur". On peut faire cette distinction à partir de l'étude du théologien et sociologue protestant Gustav Mensching : Das heilige Schweigen, Eine religionsgeschichtliche Untersuchung (1926). Mensching y établit une première distinction fondamentale entre le silence extérieur et le silence intérieur. Il distingue ensuite pour le silence

intérieur envisagé dans la relation à Dieu, celui d'une personne seule et celui de la communauté rassemblée. C'est ce dernier silence qui est intéressant ici puisque le "silence liturgique" recommandé par Vatican II en fait partie. Mais commençons par le silence extérieur. Mensching décrit les différents degrés du silence extérieur, depuis la simple "suppression des mots", en passant par le silence sacré et volontaire des cultes à mystère, pour aboutir au silence de la théologie négative et finalement au silence métaphysique d'une rencontre de Dieu, qui non seulement habite dans la paix et le silence mais est lui-même la personnification du silence. Il propose une distinction selon le but recherché : si le silence est profane, il le qualifie de "magique" car il vise un but profane comme la lecture des auspices, les demandes de protection contre les forces démoniaques, etc. Si le but est religieux, il parle d'un "silence ascétique" que l'on retrouve plus spécialement dans la vie monastique. Concernant le silence intérieur d'une personne seule, Mensching précise d'abord que ce silence n'a pas de valeur en soi : il sert de "préparation" en vue d'une rencontre avec Dieu, d'une expérience de sa proximité. En prenant conscience de la grandeur de Dieu, le "Tout Autre", on doit accepter de se préparer pour entrer en relation avec lui. Pour accueillir la parole de Dieu, l'homme doit se taire. Partant de cette définition du silence sacré comme préparation, moyen donné pour rencontrer Dieu, Mensching va énumérer les différentes étapes de progression spirituelle, en se référant à de nombreux auteurs spirituels comme Augustin, Thérèse d'Avila, Maître Eckhart, François de Sales etc. La prière silencieuse est l'aboutissement naturel de la préparation silencieuse. Elle est caractérisée par une forme de passivité, l'âme ressemblant à de la cire qui attend que Dieu y grave sa parole ; il s'agit d'une "impassibilité religieuse" qui n'est ni indifférence ni inactivité, mais au contraire un intérêt très grand envers Dieu. On entre alors dans une contemplation silencieuse qui est toujours centrée uniquement sur Dieu. On parvient alors à l'illumination silencieuse qui nous ouvre à une plus grande connaissance de la vie divine. A ce moment-là, disent les auteurs

mystiques, l'âme se tient en présence de Dieu et peut rester dans un "silence unificateur", rempli de paix et de joie, sans plus se rendre compte du temps qui passe, et en ne voulant plus que ce que Dieu veut. Le priant atteint l'état d'adoration silencieuse, faisant clairement l'expérience à la fois de la proximité de Dieu et de son altérité, et entrant dans un silence intérieur qui ne demande aucune parole de prière ou de louange. Le silence de la communauté qui célèbre, prie et remercie Dieu est différent : il est d'abord un silence d'adoration devant la majesté de Dieu. Mensching étudie les formes culturelles d'adoration silencieuse dans le catholicisme qu'il va trouver particulièrement dans la "messe lue" (qu'on appelait autrefois "messe basse" : c'est la messe célébrée tôt le matin, dans un parfait silence, excepté le léger murmure des prières du prêtre. C'est encore le silence priant dans la liturgie du Vendredi saint, ou le silence dans la prière des Heures qui, du moins dans les monastères, commence et se termine avec un silence sacré de prière. C'est enfin le silence de l'adoration perpétuelle. Le sommet de ce silence culturel se situe, à la messe, pendant la consécration. Mensching y distingue trois types de silence. Tout d'abord un "silence persistant" tandis que l'assemblée s'agenouille et garde le silence pendant que le prêtre dit les paroles de la consécration. La communauté est alors remplie de l'attente de la proximité de Dieu. Une telle attente demande la forme du silence. Ensuite, quand la cloche sonne et que le prêtre élève l'hostie, il y a une piété et une prière en silence. Il s'agit d'un silence de prière et de contemplation. Enfin, au cours de cette prière se greffe la troisième forme de silence qui est celui d'une communion spirituelle : tous les fidèles se sentent unis dans une même contemplation de Dieu.

COMMENTAIRE DU SITE PRO LITURGIA 4 JUIN 2015

Le silence est probablement l'élément liturgique qui fait le plus défaut dans les célébrations actuelles - et dans les églises - alors que le Concile a expressément demandé de le rétablir dans toutes les actions liturgiques.

Romano Guardini, qui souhaitait une participation active des

assemblées à la liturgie, nous a enseigné que « le silence est la condition première de toute action sacrée ».

Dans "L'esprit de la liturgie" (paru en 1918), il met en garde contre toute forme d'individualisme qui aboutirait à une liturgie centrée sur soi-même, où l'on recherche des émotions personnelles. Car, dit-il, la liturgie est théocentrique, louange à Dieu. C'est à ce titre qu'elle exige « une participation active, vivante, du cœur et de l'esprit. »

Mais dans un autre ouvrage paru ultérieurement (*Besinnung vor der Feier der heiligen Messe*), Guardini, en constatant que pour beaucoup la messe a pris le caractère d'un spectacle sacré auquel on assiste, se propose de réfléchir sur l'importance et la place du silence dans la liturgie : « (...) Si quelqu'un me demandait où commence la vie liturgique, je lui répondrai : avec l'apprentissage du silence. Sans lui, tout manque de sérieux et reste vain. C'est dire assez clairement qu'avec le silence nous ne nous engageons pas dans la voie de la fantaisie ni de l'esthétisme. Si l'on comprenait en esthète le silence liturgique - comme quelque chose qui permet de "se posséder", par exemple - tout serait de nouveau faussé. Ce qui nous préoccupe ici est bien autre chose, une chose fort sérieuse, fort importante, et - il faut malheureusement l'avouer - fort négligée : ce silence, qui est la condition première de toute action sacrée. »

Pourquoi le silence est-il la condition première de toute action sacrée ?

Parce qu'il est essentiel pour former la communauté - l'Église - qui va célébrer la liturgie. Il ne suffit pas que les gens se rassemblent de manière plus ou moins pieuse. Il faut qu'ils deviennent intérieurement présents, ouverts. « Alors la communauté existe et forme cette "Église" où l'action sacrée peut s'accomplir. Tout cela ne peut se faire qu'en silence », écrit Guardini.

Seul, le silence peut édifier ce qui va porter la célébration sacrée - à savoir la communauté liturgique - et créer l'espace où cette célébration va s'accomplir : l'Église universelle. On peut donc dire sans exagérer que faire du silence est le premier acte du service sacré auquel doivent tenir

les ministres de l'autel.

Voilà pourquoi toute vie liturgique commence par un apprentissage du silence.

Le silence ne doit pas être considéré seulement comme une absence de bruit et de parole, ou pire comme un vide qu'il faudrait absolument combler par n'importe quel bruit ou "divertissement" musical ; au contraire, le silence est lui-même quelque chose de positif, de plein et de riche : le silence est le calme de la vie intérieure. Il est la profondeur du courant caché. Il est présence recueillie, ouverture et disponibilité. Il ne peut donc rien signifier de sourd, d'inerte ; il n'a rien d'un fardeau improductif.

Le silence authentique est un éveil plein d'attention et de disponibilité pour ce que la liturgie vient offrir.

Les messes réclament des temps de silence : le chant continu devient vite exaspérant. Il en est de même si l'orgue se fait entendre constamment et chasse le silence des derniers espaces où il avait pu encore se réfugier.

Le chant n'est lui-même vraiment liturgique que s'il naît du silence et y conduit : c'est ce que fait parfaitement le grégorien, seul art musical qui obéit parfaitement aux principes essentiels de la liturgie.

Le parleur continu ou le chanteur qui s'impose n'atteint aucune vérité : le cœur d'un homme qui parle tout le temps finit toujours par se vider.

Dans la liturgie, les temps de silence ne sont pas seulement des interruptions de la parole et du chant : ils ont, pour l'ensemble de l'action sacrée, une importance presque égale à celle de la parole. Car la liturgie consiste pour une grande part en paroles, dites par Dieu ou adressées à Dieu. Mais ces paroles ne doivent pas tomber au niveau du verbiage comme cela arrive à tous les mots, même aux plus profonds et aux plus sacrés, lorsqu'on ne les dit pas comme ils doivent être dits.

Pour accomplir leur œuvre, ces mots doivent être pleins de calme et remplis de science intérieure. Mais, cela, ils ne le sont que s'ils émanent du silence.

Dans la liturgie, donc, le silence et la parole vont donc ensemble. L'un suppose l'autre : le silence de l'âme ouvre la source intérieure d'où jaillit la parole conduisant au silence de contemplation.

En s'affichant comme un fervent défenseur du silence dans la liturgie - un silence permettant une pleine participation active de tous - Romano Guardini a apporté sa pierre à une réflexion qui a permis d'aboutir à la restauration liturgique voulue par l'Église et menée à bien par Vatican II.

Correctement compris, le Concile nous enseigne qu'une liturgie sans silence devient une célébration au cours de laquelle on dit des prières au lieu de réellement prier •

LA FRANCE

Comment on fabrique un citoyen.

Recension de *Histoire du Citoyen* de J. De Viguerie, éd. Via Romana, parue sur 'le rouge et le noir'

Le grand historien des Lumières a encore frappé. Après, entre autres, *Les pédagogues* et *Les deux patries*, Jean de Viguerie se penche cet automne sur un mot d'emploi trop fréquent. Hommes politiques, journalistes, responsables associatifs, artistes, tous en usent et abusent, tantôt comme substantif, tantôt comme adjectif. Sept lettres, claquant comme un étendard : « citoyen » !

LES LUMIÈRES, BERCEAU DU CITOYEN

La filiation du citoyen n'est pas à chercher dans les ruines majestueuses de la Ville éternelle, mais dans l'agitation des salons parisiens de la fin du XVIII^e. Le citoyen n'est alors qu'en gestation. Ses géniteurs se nomment Montesquieu, Rousseau, ou encore Mably. A leurs yeux, le citoyen est un « *être nouveau* », rien de moins : un individu librement associé à ses semblables, par le truchement d'un pacte social. Ce contrat transforme l'individu, devenu citoyen. Ce dernier, bénéficiaire

de droits, participe à l'autorité souveraine, obéit à la volonté générale et doit porter les armes. Porter les armes ? Oui, et ce d'autant plus que les philosophes ignorent la distinction entre le citoyen et le soldat. Tous deux ne doivent faire qu'un : un citoyen digne de ce nom doit rester en alerte.

Construction philosophique, concept quasi-religieux du faux culte des Lumières, l'idée du citoyen se répand dans le public via le *Catéchisme du citoyen* de Joseph Saige et les pamphlets de l'abbé Sieyès : *Délibérations à prendre pour les assemblées de bailliage* et surtout *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?*

LE CITOYEN, CRÉATURE SOUMISE ET BAPTISÉE DANS LE SANG

Réunie en trois ordres le 27 juin 1789, l'Assemblée devient constituante le 9 juillet. Dans la capitale, une autre assemblée se forme : celle des électeurs de Paris. C'est elle qui dirigera la révolte du 14 juillet. Du 10 au 17 juillet, ces deux assemblées forcent l'accouchement du citoyen.

Dieu avait façonné le Monde en sept jours. Dans un laps de temps identique, les révolutionnaires façonnent leur créature, le citoyen, baptisée dans le sang des défenseurs de la Bastille. Tel Minerve sortant casquée de la cuisse de Jupiter, le citoyen naît armé. Sa lame est déjà souillée.

La *Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen* porte au pinacle l'être nouveau. Derrière la poésie de la *Déclaration*, se cache une étrange dualité entre l'homme et le citoyen. Si l'homme est défini par ses droits (résistance à l'oppression, liberté de communication, etc.), le citoyen, lui, se caractérise par sa soumission. Soumis à la loi, il est tenu de concourir à la formation de celle-ci, expression de la volonté générale. Mieux : il doit lui « obéir à l'instant ». Jean de Viguerie résume : « *fruit de la philosophie des Lumières et de l'imagination des constituants, il a été imaginé pour*

imposer à un homme très diminué, réduit à un « sous-homme » (Xavier Martin), la dictature de la loi révolutionnaire ».

Citoyen rime avec droit de cité ; ce dernier n'est pas octroyé à tous. Femmes, enfants, pauvres, en sont exclus, mais pas seulement. Dans un paradigme où la société politique se confond avec la « *grande association* », ignorant familles, provinces et corps intermédiaires, l'accomplissement du citoyen passe par l'épuration. Ainsi, après avoir mélangé christianisme et civisme, la Révolution épurera la religion. D'abord par la lettre – Constitution civile du clergé en 1790 – puis par la fer : les massacres de septembre 1792 n'en sont qu'une tragique illustration. Le citoyen soldat est désormais massacreur. Dans le même temps, la proclamation de la République (22 septembre 1792) fait automatiquement du citoyen un républicain. Cette jeune République n'est pas qu'un simple régime ; elle est surtout un esprit régénérateur, s'exprimant dans un contexte de peur et d'hystérie.

L'ÉDUCATION, MODE DE REPRODUCTION DU CITOYEN

« *Ce n'est pas tout d'avoir créé le citoyen. Il faut encore le reproduire* » (J. de Viguerie, p.105). L'éducation tient là le premier rôle. Le « *peuple nouveau* » des citoyens ne prend forme que grâce à « *l'instruction publique et l'Etat éducateur* ». Aux yeux de Danton, « *les enfants appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents* » ; pour Thibaudeau, les enfants sont « *la propriété de l'Etat* », leurs parents n'en étant que « *les dépositaires* ». On jurerait entendre nos ministres contemporains. Ils n'ont rien inventé, faisant leur la prescription de Rousseau dans l'*Emile* : « *Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, et ne le quittez plus qu'il ne soit homme* ».

Arrivé à l'âge adulte, le citoyen n'est plus maintenu debout par le tuteur de l'Éducation, mais par l'esprit des fêtes républicaines, civiques, exaltant les « *vertus sociales* », dont le but est, une fois encore, de

« *refaire la société* ».

Lors du coup d'Etat de Bonaparte, le 18 Brumaire an VIII (9 novembre 1799), le soldat citoyen prend le pouvoir contre l'ordre légal. Si la Constitution de l'an VIII, issue du coup d'Etat, ignore le citoyen, il ne s'agit que d'une pause. Bonaparte ne veut « *pas tuer la Révolution, ni faire disparaître le citoyen* » (p. 138). Dans les faits, le citoyen demeure : son obéissance sera militaire, et son glaive porté contre les puissances monarchiques de l'Europe coalisée.

LE CITOYEN ÉLECTEUR ET ANTICLÉRICAL DE LA III^E RÉPUBLIQUE

Au XIX^e s., le citoyen est un insurgé. En 1830, il renverse la monarchie de la Restauration. En février 1848, « *il combat pour l'avènement d'une République démocratique et sociale* » ; en juin de la même année, il occupe le Palais-Bourbon. En 1871, sur les décombres d'une France humiliée par la défaite de Sedan, le citoyen armé, le « *Communard* », érige des barricades. Le mur des fédérés sera son tombeau ; ironie du sort, c'est sur son cadavre que naîtra la III^e République. Les temps changent. Le successeur de Mac Mahon à la présidence de la République est Jules Grévy ; dès lors, l'on passe, au rythme des campagnes électorales et des banquets républicains, du soldat citoyen au citoyen électeur. Ce citoyen est toujours un être nouveau, nourri d'une mystique républicaine, et son esprit est forgé par la haine anticléricale, qui culmine en 1905. Le « *vrai citoyen* » ne peut être chrétien. Problème : avec le Ralliement, l'Eglise montre qu'elle n'a pas saisi la véritable essence de l' « *être nouveau* », en dépit des avertissements de M^{gr} Freppel, évêque d'Angers.

Pour les catholiques comme pour les autres français, le terrain est prêt pour tremper dans le sang leur titre de citoyen. L'ombre de la Grande Guerre se profile à l'horizon : la nation armée revit, le citoyen soldat renaît, l'officier est nécessairement républicain, les réfractaires

sont fichés (Affaire des fiches). La Grande Guerre a vu périr plus d'un million de Français : l' « être nouveau » en est naturellement affaibli. Les années 30 et la Seconde Guerre le plongent dans un demi sommeil. L'Épuration le réveille : on distingue les « bons citoyens » des mauvais. Quatre fois sur cinq, le « bon citoyen » patenté est un faux résistant, mais qu'importe !

LE CITOYEN APATRIDE, ASEXUÉ ET MULTICULTUREL : DES ANNÉES 60 À 2014

Le citoyen achève sa mue avec les guerres d'Indochine et d'Algérie. C'en est fini du citoyen armé car, à cette époque, le soldat est un salaud. Le vrai citoyen, c'est le rebelle du Viet Minh ou l'égorgeur du FLN. Tandis que l'Armée française est systématiquement mise en accusation par la presse d'opinion et par l'Etat, le rebelle, lui, est justifié.

Mai 68, « simulacre de Révolution », marque la rupture. L'image du citoyen était devenue poussiéreuse : il faut l'actualiser. Le concept doit être toiletté, soit ! Citoyen devient un adjectif qualificatif. On connaissait le « *roi citoyen* » sous Louis Philippe. Place aux « marches citoyennes » et aux « discours citoyens », surtout lorsqu'ils promeuvent la diversité, nouveau *leitmotiv* du « peuple nouveau », sans cesse en mouvement. Progrès ineffables de la civilisation occidentale : on peut également « consommer citoyen » ou « rouler citoyen ».

Depuis lors, l'esprit « citoyen » a tout contaminé : de la gauche à l'UMP. L'ouvrage de Jean de Viguerie s'achève sur les premières années du quinquennat de François Hollande. Depuis 2012, plus que jamais, tout est citoyen. Plus que jamais, la réfection perpétuelle de l'être nouveau s'opère par le truchement de l'école. L'écolier de 1793 avait la religion de la patrie ; celui de 2012 a celle de la diversité. La différence s'arrête ici ; pour le reste, le parallèle est frappant : l'idéologie prospère, les familles et corps traditionnels reculent.

M. Peillon avait raison en proclamant, d'un air docte : « *La Révolution*

n'est pas terminée ». Actualisé, le citoyen est, hélas, encore vivant, et toujours aussi artificiel. •

LES CHRÉTIENS ET L'EUROPE

LA POLITIQUE AMERICAINE EN UKRAINE VA-T-ELLE ENGENDRER UNE NOUVELLE GUERRE FROIDE ?

Alexandre LATSIA, blog 'dissonance' 15 février 2015

Au coeur du glacial hiver russe de l'année 1990, le très républicain et très texan secrétaire d'état américain James Baker a fait à Moscou une bien étonnante promesse. Présent au Kremlin, il a juré la main sur le coeur pendant une discussion avec Mikhaïl Gorbatchev, que l'Alliance militaire occidentale ne s'étendrait pas vers l'est si Moscou acceptait que l'Allemagne réunifiée intègre l'Otan.

Plus largement, cela voulait dire que les occidentaux ne chercheraient pas à profiter de la dissolution du pacte de Varsovie, et du retrait des troupes soviétiques d'Europe centrale. Ceci fut confirmé par le ministre des affaires étrangères allemand qui s'adressait à son homologue soviétique, Edouard Chevardnadze.

Plus tard c'est Bill Clinton lui-même qui raconta dans un ouvrage qu'il avait écrit qu'en 1997, Boris Eltsine lui avait demandé de limiter une éventuelle extension de l'OTAN aux anciens membres du pacte de Varsovie mais d'en exclure les états de l'ex-Union Soviétique, comme les pays Baltes et l'Ukraine.

Alors que la nouvelle Russie était promise à l'effondrement, le sursaut russe avant le chaos s'est traduit par l'élection d'un inconnu: Vladimir Poutine. Pendant les 15 années suivantes, (de 2000 à nos jours) il s'est attaché à rétablir non seulement l'ordre et la stabilité intérieure mais aussi à préserver autant que possible la complexe relation qui existe entre Moscou et ses marches depuis l'effondrement de l'Union

Soviétique.

Étrange naïveté postsoviétique, les Russes en général sont restés longtemps médusés en constatant que les élites américaine ne tenaient absolument pas leur parole, et que la promesse : « L'OTAN ne s'étendra pas à l'Est », qui résonnait encore à leurs oreilles, n'avait aucune valeur. Bien au contraire, la pression américaine n'a fait que s'accroître.

Il y a eu tout d'abord le bombardement de l'allié serbe en 1999 et l'adhésion à L'OTAN des Polonais, des Tchèques et des Hongrois la même année. Puis la création d'une force de réaction rapide à Prague en 2002 suivie en 2004 d'une vague d'extension de l'OTAN à 7 états supplémentaires : l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Bulgarie, la Roumanie, la Slovaquie et la Slovénie, amenant ainsi l'Otan aux frontières russes. N'oublions pas la mise en place qui se poursuit en Pologne, de missiles américains soit disant installés là pour intercepter des missiles intercontinentaux qui pourraient être lancés par l'axe du mal (Iran — Corée du Nord).

Dans le même temps, d'étranges révolutions démocratiques managées par des ONG américaines se sont produites sur les marches russes, en Ukraine et en Géorgie. Dans le cas de la Géorgie, la situation a débouché sur des opérations militaires. La Russie et l'Ouest se sont affrontés dans une guerre indirecte et asymétrique, par l'intermédiaire d'un état fusible interposé.

En 2009 c'est la France, via Nicolas Sarkozy qui opère son retour dans le commandement intégré de l'OTAN, fermant ainsi la fenêtre historique qui avait été ouverte en 1966 par le Général de Gaulle et achevant ainsi la mainmise de l'OTAN sur l'Europe.

L'emprise de l'OTAN s'est en effet fortement accentuée sur l'Europe, il faudrait être sourd et aveugle pour ne pas en être conscient. L'Amérique est plus unilatéraliste que jamais, les décisions de l'Union

Européenne sont de plus en plus alignées sur les décisions de Washington, c'est ce que constatent et ressentent les élites russes, qui voient que la Russie est progressivement cernée par des pays qui abritent des bases de l'OTAN.

La politique extérieure de la Russie s'attache pour sa part à faire émerger un monde multipolaire. Dans ce contexte, les événements qui secouent l'Ukraine prennent une importance particulière, et ne peuvent que détériorer gravement les relations entre l'Ouest et la Russie.

En novembre 2013, un député ukrainien du nom d'Oleg Tsarev, lors d'un discours à la Rada ukrainienne (l'assemblée nationale locale) dénonce clairement l'implication directe de l'Amérique dans la préparation d'un coup d'État et le déclenchement d'une guerre civile en Ukraine. Selon lui, ce ne sera pas une révolution de couleur « pacifique » comme en 2004 mais bel et bien une opération sanglante visant à faire de l'Ukraine une zone d'affrontement entre la Russie et l'Ouest dominé par l'OTAN. Oleg Tsarev sera après ce discours brutalement agressé pendant que sa tête et celle de ses proches seront mises à prix par l'un des oligarques qui ont émergé après les événements du Maïdan de Kiev.

18 mois plus tard on ne pourra que constater la justesse des propos d'Oleg Tsarev alors que l'Ukraine plonge dans une guerre civile dont on se demande bien comment elle va en sortir, et alors qu'OTAN et Russie s'y affrontent de nouveau en sous-main et de façon indirecte, comme ils l'ont fait en 2008 en Géorgie, mais d'une manière beaucoup plus radicale cette fois-ci.

Sur ce point on peut clairement réaliser que les élites russes ne se sont pas trompées : l'accord d'association de l'UE à l'Ukraine visait bien à accélérer l'intégration de l'Ukraine à l'OTAN pour permettre à la coalition d'achever la réalisation d'un axe Berlin-Varsovie-Kiev, nouvelle colonne vertébrale de l'OTAN au sein du continent.

Les Occidentaux ont beaucoup de mal à percevoir que le printemps russe de 2014 en Crimée est un miroir du printemps allemand au moment de la réunification. Les manifestants qui ont traversé le mur les 9 et 10 novembre 1989 n'étaient sans doute pas si différents de ceux qui ont chanté à Sébastopol le 18 mars 2014 lors du retour de la Crimée au sein de la Fédération de Russie. Comme en Allemagne, il y avait bien sur l'espoir d'un avenir meilleur, mais aussi et surtout le retour au sein de la patrie historique.

A la pression militaire déclenchée par l'ingérence occidentale en Ukraine s'est ajoutée une guerre économique visant à étouffer la Russie financièrement et économiquement, en profitant de la baisse du pétrole ou par l'escalade malsaine des sanctions. Ce n'est pas une surprise, la Russie opère donc en retour de grandes manœuvres de ré-orientation économiques et stratégiques qui l'éloignent encore plus d'une Europe de l'Ouest toujours plus dominée par l'OTAN.

Un divorce total est donc en train d'émerger, qui risque de replonger le monde dans une quasi guerre froide et de scinder à nouveau l'hémisphère nord en deux blocs. Cette fois-ci le mur ne serait pas au coeur de l'Allemagne mais vraisemblablement quelque part au coeur de l'Ukraine •

« LE MARTYRE DU KOSOVO »

| paru sur www.POLÉMIA |

Il n'est question que de la Crimée et de son séparatisme qui, encouragé par le Kremlin, provoque l'indignation de toutes les chancelleries occidentales. « Il faut que l'Europe soit très ferme », déclare Laurent Fabius cependant que Washington réclame l'envoi « immédiat » d'observateurs de l'OSCE (Organisation pour la coopération et la sécurité en Europe) pour « veiller au respect de l'intégrité territoriale » de

l'Ukraine. Et si l'on reparlait du Kosovo, foyer national arraché à la Serbie par les mêmes Occidentaux qui y tolèrent parfaitement les persécutions infligées à ses occupants légitimes, désormais ultra-minoritaires, et sa transformation en plaque tournante de tous les trafics, y compris la traite humaine ?

Ignorance crasse ou omerta, les médias, qui, aujourd'hui, félicitent le président Obama et son secrétaire d'Etat John Kerry pour leur fermeté vis-à-vis de la Russie menacée de sanctions économiques si elle ne met pas immédiatement un terme à ses menées en Crimée, semblent avoir oublié comment les Etats-Unis d'Amérique, non contents de s'être emparés de la Californie et du Texas hispaniques, suscitèrent une insurrection armée dans la province colombienne de Panama, qui fit bientôt sécession et devint indépendante, puis chassèrent les Espagnols de Cuba en 1898 à la faveur d'une provocation annonçant Pearl Harbour et les armes de destruction massive attribuées à l'Irak. De la vieille histoire ? Certes, mais l'invasion américaine, intervention la plus importante depuis la Guerre du Vietnam, sur l'île antillaise de la Grenade, indépendante depuis 1974 et où les intérêts nationaux états-uniens n'étaient nullement menacés, ne date, elle, que de 1983.

UNE PARTITION PLÉBISCITÉE : CELLE DE LA SERBIE

Quant à l'éventuelle partition de l'Ukraine, que redoutent tant nos démocrates qui, dès le 25 février, y mettaient un veto formel, elle a un précédent plus récent encore : celle de la Serbie, amputée du Kosovo (que, dans les années 1970, on appelait encore Kossovo, traduction du cyrillique *Kocobo*, avant que ne prime la graphie anglo-saxonne), proclamé indépendant le 17 février 2008 par le toujours premier ministre Hashim Thaçi avec la bénédiction de la « communauté internationale » et sous la protection de la KFOR, force d'interposition otanesque.

Le Martyre du Kosovo, titre de l'indispensable livre du Franco-Serbe Nikola Mirković¹⁷, dure maintenant depuis plus de six siècles. Depuis ce jour de juin 1389 où, à Kosovo Polje, le Champ des merles, les armées du prince Lazare furent défaites par celles du sultan turc Murat I^{er}. En quelques décennies, cette « Vieille Serbie » riche et prospère, sur laquelle la dynastie des Némanjides a édifié plus de quinze cents églises et monastères – dont ceux, admirables, de Gracanica et de Veliki Decani –, se voit occupée et en partie ruinée. La situation s'aggrave encore après la chute de Byzance, le joug ottoman n'ayant alors plus de freins. Soumis à des tributs extravagants et au système du *devchirmé* – l'enlèvement d'enfants mâles déculturés et islamisés pour alimenter le corps des janissaires – le pays s'étiole et pâtit d'un important exode vers le nord, 37.000 familles s'exilant pour échapper aux exactions, aux conversions forcées et au massacre.

SUBSTITUTION DE POPULATION

Et le pire est à venir : à partir du XVII^e siècle, les voisins albanais jusqu'ici chrétiens se convertissent en masse à l'islam et, en récompense, reçoivent « les terres fertiles des Serbes » et « des postes importants dans le gouvernement ottoman ». Dès lors, commente Nikola Mirković, « la physionomie religieuse et ethnique du Kosovo et de la Métochie (province ecclésiastique autour du patriarcat de Peć) commence à changer sensiblement. Quarante-deux grands vizirs du régime sont albanais et font preuve d'une brutalité et d'une violence inouïes à l'égard de leurs anciens coreligionnaires chrétiens ». De plus, ils encouragent évidemment l'afflux des « Shkipetars » (fils du Pays des Aigles) sur le territoire serbe. Pourtant peu favorable aux orthodoxes, l'archevêque catholique Mathieu Massarek déplore cette substitution de population à

¹⁷ Nikola Mirkovic, *Le Martyre du Kosovo*, Editions Jean Picollec, novembre 2013, préface de Jean-Louis Tremblais, avec deux cartes, index, 196 pages.

la vue des villes désormais « pleines de mahométans albanais turcisés, de bandits et de tueurs qui se déchirent entre eux, exerçant la terreur » sur les chrétiens. Il est à noter que, depuis la plus haute antiquité, le Kosovo n'avait jamais été albanais et la meilleure preuve en est que le nouvel Etat porte toujours son nom slave évoquant les merles, Kosova, une seule lettre ayant été changée. Il s'agit donc non d'une reconquête mais d'une spoliation pure et simple, le gouvernement communiste de Tito ayant poursuivi l'entreprise des Turcs en favorisant la ruée des Albanais vers le Kosovo, et en accordant à celui-ci, par la constitution de février 1974, un statut autonome dans une « égalité de droit » avec la Serbie, toujours suspectée de nationalisme.

UNE « GUERRE JUSTE » MENÉE PAR UN « ANGE MISÉRICORDIEUX » ?

Est-ce pour cela que, quand Belgrade tenta en 1997-98 de « briser des velléités séparatistes » dont les conséquences allaient se révéler incalculables sur les plans historique, économique et géopolitique, l'Armée de libération du Kosovo (UÇK, dont le futur premier ministre Taçi était l'un des chefs) bénéficia de tant de protections bien qu'elle fût considérée, aux USA notamment, comme une organisation terroriste ? Toujours est-il que, sous prétexte de prévenir un « nouveau génocide » contre lequel les opinions publiques occidentales étaient ameutées depuis des mois, l'OTAN lança de mars à juin 1999, et « sans mandat de l'ONU », une guerre aérienne qui ravagea la Serbie : « 82 ponts sont détruits, toutes les raffineries pétrolières, 14 centrales thermoélectriques, 13 aéroports, 20 gares ferroviaires et 121 usines sont anéantis », rappelle l'auteur. Et il faudrait ajouter des milliers d'immeubles abattus lors de ces frappes dites « chirurgicales » – ainsi que, à Belgrade, la tour de la télévision, l'ambassade de Chine et une partie de la cathédrale russe. Le pays tel qu'il m'apparut en août 1999, alors que je m'y étais rendue régulièrement depuis 1965 (y compris au

Kosovo), était méconnaissable. Et dire que l'opération avait pour nom de code « Ange miséricordieux » !

UN ÉTAT RICHE... ET MAFIEUX

Reste à connaître les motifs d'un tel acharnement, qu'avait précédé une telle accumulation de mensonges. Car « Fer à cheval », le fameux « plan génocidaire » prétexte à l'agression était un faux, concocté à Berlin sous l'égide du chancelier SPD Schröder. Quant aux « immenses charniers » décrits par le Français Kouchner et Bernard-Henri Lévy promus ministres de la (propagande de) guerre, les Américains Madeleine Korbelt-Albright, William Cohen (respectivement secrétaire d'Etat et secrétaire à la Défense de Bill Clinton) ou James Rubin, les observateurs de l'ONU (que l'on s'efforcera de faire taire) constateront plus tard, trop tard, qu'ils ne contenaient en fait que quelques dizaines de corps chacun – de guérilleros de l'UÇK et non de civils. Reprenant l'analyse d'Aymeric Chauprade selon laquelle, avec « Ange miséricordieux », l'OTAN a tracé une « ligne continue » visant de l'Adriatique à l'Afghanistan à « ceinturer la Russie » pour la priver de tout accès aux mers chaudes, Méditerranée et mer Noire, Nikola Mirković y ajoute d'autres raisons : la dépendance de nos pays vis-à-vis des Etats pétroliers du Golfe qui ont importé le wahhabisme au cœur des Balkans et la richesse minière du Kosovo lorgnée par les compagnies internationales et singulièrement américaines, celles-ci préférant négocier avec des gouvernements profondément corrompus, qu'elles tiennent en outre par leur connaissance de leur lourd passé terroriste et mafieux. Car si, voici cinquante ans, le pavot était l'emblème du Kosovo, sa culture est maintenant généralisée et les usines fonctionnent à plein régime, sous l'œil indifférent de la KFOR, assurant sa transformation en héroïne, qui envahit l'Europe et rapporte au nouvel Etat « plus de 3 milliards d'euros par an ». De même les « filles de l'Est », qui forment

désormais les gros bataillons de la prostitution dans l'Union européenne, sont-elles souvent sous la coupe de Kosovars, également très actifs comme passeurs d'immigrés en Italie et, de là, sur tout notre continent.

THAÇI, GRAND MANITOU DU TRAFIC D'ORGANES

Et pendant ce temps, le martyr du Kosovo perdure. En 2008, la Suisse Carla del Ponte, ancien procureur général au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie créé à seule fin de juger les crimes de l'ancien président serbe Slobodan Milosevic (mort en mars 2006 en détention aux Pays-Bas) sortait, sous le titre *La Chasse, moi et les criminels de guerre*¹⁸, une véritable bombe. Elle affirmait dans ce livre, preuves à l'appui, que « des Serbes et des non-Albanais ont été transportés en 1999 du Kosovo jusqu'en Albanie où [...] des chirurgiens prélevaient leurs organes ensuite envoyés depuis l'aéroport de Tirana vers des cliniques à l'étranger ». « Les dirigeants des deux niveaux : intermédiaires et élevés de l'UÇK, étaient [...] impliqués de manière active dans la contrebande des organes », précisait Mme Del Ponte, dont les accusations ont été confirmées par son compatriote Dick Marty, sénateur et rapporteur au Conseil de l'Europe, qui a officiellement adopté son rapport, accablant notamment pour Hashim Thaçi. L'indéboulonnable premier ministre, accusait M. Marty, « doit sans aucun doute son ascension au soutien politique et diplomatique des Etats-Unis et d'autres puissances occidentales » – dont, pour notre plus grande honte, la France. Submergée par l'immigration, la France devrait en effet réfléchir au destin du Kosovo où les prolifiques Albanais, qui ne formaient que 2% de la population au XIV^e siècle, sont aujourd'hui ultra-majoritaires (90%) au Kosovo. Tandis que les Serbes résiduels, de plus

¹⁸ Carla del Ponte, *La Chasse, moi et les criminels de guerre*, Editions Héloïse d'Ormesson, 2009, 648 pages.

victimes de la « peste blanche » qu'est la dénatalité, n'y constituent plus qu'une infime minorité assiégée et menacée de disparition résultant d'un véritable « nettoyage ethnique » • Camille Galic 6/03/2014

CHRETIENS EN SOCIETE

LE TRANSHUMANISME EN MARCHÉ

Président de l'Association catholique des Infirmières et Médecins, le Dr Jean-Pierre Dickès a publié *L'Homme artificiel* (éditions de Paris Consep) et *L'Ultime transgression* (éditions de Chiré). • *Propos recueillis par Eric Letty, Monde & vie.*
11 avril 2015. n°906 page 9

Monde et Vie : Qu'appelle-t-on le transhumanisme ?

Dr Jean-Pierre Dickès : Le mot « transhumanisme » a été créé par Julian Huxley, qui était un grand initié- ce qui explique le caractère prophétique du livre *Le Meilleur des mondes*, publié en 1932 par son frère, Aldous Huxley. Julian était membre de la société d'eugénisme et par conséquent informé des projets eugénistes qui se développaient, également remués dans les loges maçonniques. Aldous Huxley, pratiquement aveugle, a pris conscience qu'au sein d'une telle société, il n'aurait pas eu sa place et il a voulu alerter Je public à travers son livre.

Le transhumanisme est une philosophie générale qui vise à appliquer les progrès de la science afin d'atteindre l'immortalité sur terre et de modifier profondément l'homme, pour faire apparaître une humanité nouvelle. Les transhumanistes sont athées : pour eux, c'est l'homme qui est dieu. Ce mouvement philosophique est apparu en 1981 et s'est manifesté pour la première fois dans une revue qui s'appelait H+, ce qui signifiait l'homme augmenté- dans tous les domaines : intellectuel, physique, psychique, mental, culturel et surtout somatiques (motricité, sens tactile, etc.).

Toutefois ces thèmes ne sont pas neufs, ils ont été depuis longtemps

développés par la science-fiction, dans la ligne d'Isaac Asimov, et par le cinéma, avec des films comme *Transcendance*, de Wally Pfister. Ce dernier film, sorti en 2014, raconte l'histoire d'un savant dont sa femme décide de numériser le cerveau après sa mort, et qui devient un ordinateur. C'est la pièce centrale du transhumanisme. Cette philosophie est d'autant plus dangereuse qu'elle se pare de prétextes humanitaires et prétend corriger les erreurs de la nature : la souffrance, la maladie, le handicap et la mort. Laurent Alexandre, urologue et fondateur du site *Doctissimo*, vient ainsi de publier un livre intitulé *La mort de la mort*. On tombe dans ce que les Grecs appelaient l'*hubris* : la démesure, l'orgueil humain qui indispose les dieux.

Vous avez cité Laurent Alexandre. Qui sont les transhumanistes ?

Le pape du transhumanisme est l'Américain Raymond Kurzweil, qui a fondé dans la *Silicone Valley* la « *Singularity University* ». La « *singularité* » est une notion importante du transhumanisme, qui correspond au moment où l'ordinateur sera aussi intelligent que l'homme, étape que Raymond Kurzweil annonce pour 2019. Cette université propose des stages qui durent une quinzaine de jours et coûtent 15 000 euros par personne. Son but est de former les élites fortunées à cette philosophie.

Une autre grande figure de ce courant est le Suédois Nick Bostrom, qui tient la chaire de futurologie à l'Université d'Oxford. Un autre personnage, très symbolique de ce courant, est l'Américaine Martine Rothblatt. C'est un transgenre, un homme qui s'est fait changer de sexe. Ce « *réassignement* » sexuel - selon la terminologie américaine - est significatif : l'humanité doit devenir intersexuée, comme dans le *Meilleur des mondes* de Huxley, où la notion de famille a disparu. La famille constitue en effet le refuge naturel contre ces idées, il faut donc la détruire en recourant à l'*ectogénèse*, le développement du fœtus hors du

sein maternel. Le sexe serait réservé pour le plaisir et le délassement, et la reproduction confiée aux machines. Aux yeux des transhumanistes, l'ectogénèse est quasiment acquise : d'ores et déjà, des brebis ont été créées de cette manière.

Martine Rothblatt a fondé un mouvement nommé Terasem et dirige une unité de thérapeutique. Elle pousse le projet transhumaniste jusqu'à l'émergence d'une conscience cybernétique globale qui rendrait nos corps inutiles ou virtuels : les hommes seraient réduits à des disques durs d'ordinateurs, et notre esprit serait ainsi dissous dans une sorte de grand ordinateur collectif.

J'avais écrit, dans mon livre *l'Ultime transgression*, que J'on pourrait alors tenir l'humanité dans une valise. Et je posais la question de savoir qui tiendrait la valise : Google, ou un certain nombre de gens qui détiendront le pouvoir financier. Un argent faramineux est en effet investi dans *Je transhumanisme*, notamment par des sociétés comme Google ou Apple.

Vous évoquez aussi, dans votre livre, le risque d'une prise de contrôle des êtres humains par le biais d'implants posés dans le cerveau. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Les implants existent déjà: on les utilise pour soigner des maladies comme celles de Parkinson ou de Huntington, mais aussi les dépressions, les troubles obsessionnels compulsifs, et l'on voudrait maintenant en étendre l'emploi aux troubles du caractère. Ce sont des usages médicaux. Mais les implants pourraient aussi permettre la prise de contrôle de l'activité cérébrale des êtres humains par la collectivité: par le principe de l'interface, un dispositif ordinateur peut toujours se connecter à un autre ordinateur ; il est donc toujours possible de prendre possession de microprocesseurs, ou de transistors de microprocesseurs. Le transhumanisme prévoit de s'emparer de la conscience des gens par

l'intermédiaire de puces informatiques, ou numérisées, comme on en utilise déjà dans les prothèses commandées par le cerveau.

Vous évoquez aussi, dans votre livre, les projets liés à l'intelligence artificielle ...

Il en existe plusieurs : l'un porté IBM ; un autre, américain, appelé « Brain » ; et surtout un projet payé par 22 pays d'Europe, qui se nomme « Human Brain Project » , implanté en Suisse. Il consiste à copier le système nerveux central de l'homme à des fins de recherche médicale, pour y expérimenter des médicaments sur le cerveau, par exemple. L'ensemble est numérisé : c'est un gigantesque ordinateur. Mais les chercheurs pourraient être tentés d'augmenter ce cerveau artificiel et de créer une super-intelligence, sur laquelle il serait possible de brancher les individus, par l'intermédiaire des puces informatiques. •

RÉSISTER AU MEILLEUR DES MONDES.

Eric Letty, journaliste, et Guillaume de Prémare, délégué général d'Ichthus, ancien président de la Manif pour tous et nouveau délégué général d'ICHTUS, viennent de faire paraître un ouvrage, Résistance au meilleur des mondes (Ed. Pierre Guillaume de Roux, 19€)• Éric Letty explique à Présent le 20 mars 2015

"[N]ous sommes convaincus, Guillaume de Prémare et moi, que la loi Taubira dite du « mariage pour tous », contre laquelle une grande partie des Français s'est mobilisée, n'est qu'une étape de la construction d'une société totalitaire mondialisée, qui ressemble sous de nombreux aspects au *Meilleur des mondes* décrit dans le célèbre livre d'Aldous Huxley, publié en 1932. Dans notre essai, nous comparons d'ailleurs l'univers d'Huxley avec l'émergence d'une humanité unisexe, annoncée par exemple par Jacques Attali : le parallélisme est frappant.

Vous dites de l'ouvrage L'Évangile face au désordre mondial qu'il est prémonitoire. Pouvez-vous nous préciser en quoi ?

Mgr Schooyans, professeur à l'université catholique de Louvain, qui a publié ce livre en 1997, y montrait déjà comment se mettait en place,

sous l'égide des Nations unies, ce système mondialisé, par l'effacement des nations et la destruction de la famille. Il consacrait en outre – voilà près de vingt ans ! – un chapitre à l'idéologie du genre, dont on parlait très peu à l'époque. L'ouvrage était préfacé par Mgr Ratzinger, futur Benoît XVI, qui dénonçait la « nouvelle anthropologie, qui devrait être la base du Nouvel Ordre Mondial ».

Quelles sont, selon vous, les étapes de la mise en place du « Meilleur des mondes » ?

La conception du Meilleur des mondes remonte au lendemain de la deuxième guerre mondiale et sans doute même avant : on y rencontre des personnages comme la théosophe Margaret Sanger, raciste et eugéniste, qui fonda le Planning familial international et fut à l'origine de l'invention de la pilule contraceptive. Les étapes de sa mise en place suivent deux voies parallèles : celle de la destruction des nations au bénéfice du mondialisme, qui vise à déraciner l'individu, et celle de la destruction de la famille, qui tend à l'esseuler.

En France, ces étapes correspondent notamment, dans le premier cas, aux abandons successifs de la souveraineté nationale au bénéfice d'une Union européenne fédéraliste, et au choix politique d'une immigration de peuplement. Et dans le deuxième cas, à l'adoption de législations qui ont favorisé l'effacement du modèle familial traditionnel au bénéfice des nouveaux modèles : familles recomposées, pacs, concubinage, aujourd'hui « mariage » homosexuel, mis sur un pied d'égalité avec le premier dans le but de casser la norme, et l'idée même de la norme. [...]

La famille est, certes, fragilisée, mais c'est un maillon fort et le principal lieu de résistance aux totalitarismes, parce qu'elle transmet naturellement un patrimoine linguistique, culturel, coutumier, etc. Elle est le premier terreau, vital et nourricier, dans lequel les personnes – j'oppose cette notion à celle d'individus – s'enracinent. Dans le *Meilleur des mondes* d'Huxley, les enfants sont fabriqués en flacon et l'idée même de la maternité est devenue obscène... La famille constitue donc

l'enjeu principal d'une bataille depuis longtemps engagée ; face au projet inhumain qui nous menace, elle reste le rempart de nos libertés."

G. de Prémare, répond aussi au blog 'le Rouge et le Noir'. 19 /03/2015. Extraits :

Vous venez de publier avec Eric Letty Résistance au meilleur des mondes. Quelle est la structure de cet essai à deux voix ?

Nous avons mis en perspective le roman d'Huxley avec les évolutions actuelles du monde moderne, pour montrer à quel point il ne s'agit pas d'un roman de science-fiction mais d'une œuvre littéraire d'anticipation. Huxley a pressenti le glissement progressif de la modernité vers l'utopie d'une société parfaite abritant un homme nouveau reconfiguré et déshumanisé. Notre essai a pour ambition de montrer la cohérence globale des idéologies de la déconstruction (famille, identité humaine, structure sociale héritée de la civilisation), de l'idéologie technique, de la mondialisation et des puissances marchandes au service d'un même projet qui ressemble au « meilleur des mondes » d'Huxley, dominé par un Super-État mondial.

L'objectif est de favoriser chez le lecteur une prise de conscience du caractère réalisable de l'utopie d'un homme nouveau dans un monde nouveau. Au cœur de ce processus, il y a la fin programmée des nations et la destruction de la famille car ce sont les deux obstacles majeurs à l'avènement de cette utopie qui, in fine, vise à laisser l'individu déshumanisé seul face à l'État, à la technique et au marché. Nous nous appuyons également sur les vues prospectives d'Attali, qui rejoignent cette idée de marche vers le « meilleur des mondes ». Mais à la différence d'Attali, qui propose de s'y résigner, nous proposons d'y résister.

Une "résistance" à un « meilleur des mondes » implique que nous y sommes déjà ou très bientôt. Considérez-vous que nous vivons désormais dans ce monde d'Huxley ?

Le « meilleur des mondes » d'Huxley s'articule principalement autour

de trois dimensions : la technique, les mœurs et une organisation politique et sociale.

Sur le plan technique, nous nous en approchons et avons toujours davantage de moyens scientifiques de le réaliser. Le bébé-éprouvette et l'eugénisme sont deux symboles forts du monde d'Huxley. Cela, nous savons le faire et nous le faisons. L'externalisation de la grossesse devient également une réalité avec la marche vers la GPA, qui présente en France le visage d'une "interdiction autorisée". Scientifiquement, il nous manque encore la matrice artificielle. La différence concerne surtout l'échelle : chez Huxley, le phénomène de la dissociation de la sexualité et de la procréation et celui de l'eugénisme sont massifs et généralisés. Mais nous montons l'échelle, un barreau après l'autre, pour aller, comme toujours, de l'exception vers le phénomène de masse.

Sur le plan des mœurs, le « meilleur des mondes » se vit sans famille, le couple n'existe plus et la sexualité est conçue comme exclusivement récréative. Là encore, nous y allons progressivement.

Au plan politique, le monde d'Huxley est parfait, stable, organisé et sécurisé. Or, notre monde ressemble de plus en plus à un chaos. Nous sommes donc en apparence très éloignés de ce modèle. Mais le modèle politique d'Huxley pourrait surgir de l'après-chaos, lorsque le besoin de sécurité et de stabilité sera devenu tel que les hommes seront prêts à confier leur destin à qui aura le pouvoir de réaliser la promesse de la stabilité et de la sécurité. Celui qui aura ce pouvoir, c'est le Super-État mondial, qui présente le visage d'un totalitarisme doux et maternant ayant recours davantage à la prophylaxie psychique qu'à la répression policière. C'est une sorte de fascisme sans les bruits de bottes.

Ce qui nous conduit potentiellement vers ce « meilleur des mondes », c'est l'emprise de l'État, de la technique et du marché sur la chair et l'esprit. C'est pourquoi nous devons résister à cette emprise qui crée les

conditions de la déshumanisation, qui ouvre une autoroute vers l'utopie du « meilleur des mondes ». (...)

Dans ce roman dystopique, l'enseignement de l'histoire est jugé parfaitement inutile. Quelle réponse culturelle apporter à cette destruction de notre identité et de nos racines ?

Pour résister, nous devons faire vivre la nation et la famille. Culturellement, il s'agit notamment de faire vivre et de transmettre ce qui fait notre personnalité nationale. L'histoire en fait partie bien évidemment et ce n'est pas un hasard si son enseignement subit de tels outrages. Le premier lieu où faire vivre l'histoire et la culture, c'est la famille. Nous devons enseigner nos enfants. Ensuite, il est nécessaire de créer progressivement des écoles qui puissent répondre au besoin culturel de transmission et qui soient en phase avec les aspirations des familles. Enfin, c'est une authentique mission politique et sociale que de produire de la culture et du beau qui soient le fruit d'un héritage et la manifestation actuelle d'une tradition vivante, et non un musée des nostalgies qui pourrait mourir dans une ou deux générations.

« La révolution véritablement révolutionnaire se réalisera, non pas dans le monde extérieur, mais dans l'âme et la chair des êtres humains ». Quel sens donnez-vous à cette citation d'Huxley évoquée au début de votre ouvrage ?

L'homme est fait de chair et d'esprit. La déshumanisation consiste à dégrader l'une et l'autre. (...) L'acte de résistance au « meilleur des mondes » doit intégrer ces deux dimensions : protéger la dimension charnelle de l'homme et faire vivre sa liberté intérieure. A cet égard, la famille est le premier et ultime lieu de résistance, d'une part parce qu'elle est fondée sur la chair, comme l'a expliqué Fabrice Hadjaj dans « Qu'est-ce qu'une famille ? » ; et d'autre part parce qu'elle est le lieu où s'apprend et se cultive la liberté intérieure en même temps que l'art d'aimer. Il n'y a pas de meilleur lieu de résistance que la famille. Cette résistance est bien

davantage que défendre un « modèle », des « compétences éducatives » ou des « valeurs », il s'agit de faire vivre la famille comme réalité charnelle, culturelle, spirituelle etc. Tant que des familles vivront comme familles, le « meilleur des mondes » peinera à s'imposer. (...)"

Conclusion : "Si nous voulons résister, au plan politique, au rouleau-compresseur du « meilleur des mondes », c'est en exerçant nos pouvoirs concrets à la base. C'est dans la mesure où la base accepte de lâcher ses pouvoirs, de se laisser confisquer ses libertés et responsabilités, que le rouleau-compresseur de la domination de l'État, de la technique et de l'argent peut avancer et aspirer progressivement tous les pouvoirs pour les faire remonter vers ce que le pape François appelle les « pouvoirs invisibles ». Je développerai bientôt ces notions avec Ichtus. Il ne s'agit pas aujourd'hui de choisir entre la gauche et la droite, il s'agit de savoir quelle politique, quelle France, quelles libertés, quelles dynamiques sociales et quelles solidarités nouvelles nous voulons défendre, promouvoir et refonder pour créer les conditions d'une amitié culturelle, sociale et politique capable de construire et reconstruire la France." •

DAECH : L'AVENIR POST-NATIONAL DU PROCHE ORIENT

Nous ne savons pas encore vraiment ce qu'est l'État islamique, mais nous sommes obligés de constater qu'il se proclame au nom de l'islam, comme un nouvel État rendant périmées les frontières postcoloniales. Le professeur del Valle, qui depuis son premier livre, étudie les relations dangereuses des États-Unis avec cette région, jette un coup de projecteur sur les forces en présence¹⁹, en montrant comment tout semble sous contrôle et comment tout risque de prendre feu d'un jour à l'autre. Monde et vie 10 juin 2015 n° 909 pp. 16-17. Extraits.

[...]Les États-Unis ont-ils une stratégie face à Daech ?

Pour l'instant l'Occident ne souhaite manifestement pas entrer dans une lutte terrestre avec l'EI, qui fait tout pour l'en dissuader, tuant de manière très théâtrale, médiatique, pour sidérer « l'opinion publique »

¹⁹ Alexandre del Valle et Rand a Kassis, Le chaos syrien, Dows éditions, Paris, 2014

occidentale et la dissuader de s'intéresser de trop près à cette grande politique.

Par ailleurs, je n' ai pas l'impression que les États-Unis aient une stratégie définie et précise face à l'El pour la bonne raison que Daech est en grande partie la conséquence de leur stratégie du chaos, que je dénonce depuis mon premier ouvrage *Islamisme États-Unis*, une alliance contre l'Europe (1997), et qui vise à démanteler partout dans le monde musulman, les formules nationalistes-laïcisantes anti-islamistes nationalistes ou progressistes, qui étaient assimilées, durant la guerre froide, à des alliés naturels de l'ex-bloc soviéto-russe et qui demeurent souvent des alliés de Moscou, donc du MAL ABSOLU pour Washington. Récemment, le Président américain Barak Obama a répété avec une violence verbale qui lui est peu familière que rien n'était pire que le pouvoir de Poutine et que la Russie était un ennemi ...

Ceci dit, la stratégie américaine est assez claire depuis 2003: détruire l'Irak baathiste intercommunautaire afin de créer une entité kurde pro-occidentale, riche en pétrole et hostile au nationalisme arabe; puis susciter un pouvoir chiite à Bagdad destiné non pas à détrôner les Saoud et leurs alliés sunnites du Golfe (Kowëit, Qatar, Émirats, etc.) mais à créer un contrepoids régional chiite pour diminuer l'emprise du pôle arabe islamiste wahhabite parrain d'Al Qaeda et des mouvements salafistes-jihadistes en général (y compris Daech). A ce titre, le Califat islamique est un « dommage collatéral » plus ou moins « gérable » pour l'Administration américaine dans la mesure où il permet d'affaiblir l'Axe chiite que l'on soutient seulement dans une partie de Irak mais que l'on doit endiguer ailleurs afin que l'Iran n'en profite pas pour redevenir expansionniste en dehors de sa zone d'action perse : on fait monter l'axe chiite d'un côté pour « équilibrer » les Saoudiens qui ont déçu depuis le 11 septembre 2001, tout en comptant sur les forces islamistes sunnites

radicales pour limiter ou réduire les mouvances révolutionnaires chiites (Liban, Yémen) qui servent de relais à l'Iran là où sa présence hégémonique n'est pas souhaitée ...

La preuve que l'EI est « intégré » dans les calculs des stratèges américains est que leur chef (Calife Ibrahim Abou Bakr Al Baghdadi) a été libéré de façon anticipée par eux avant de prendre le contrôle de l'EI et que les armées américano-occidentales et alliées (Turquie, Saoud, etc.) n'ont pas encore décidé de mettre le paquet contre l'EI jusqu'à présent. Cela pourra certes changer si l'EI agresse certains États de façon maladroite en « franchissant la ligne verte », mais pour le moment l'EI conquiert surtout des zones sunnites.

[...] Peut-on dire que l'EI fait déjà la guerre en Europe ?

Dans les objectifs de guerre de l'EI, la conquête de l'Europe et du reste du monde n'est que le dernier des objectifs, celui du Califat universel planétaire qui est plus un rêve mobilisateur qu'un objectif concret. Les deux premiers, dans l'ordre, sont : 1) Éliminer tout pouvoir « apostat » en terre d'islam (dar al Islam), en combattant toute idéologie et pouvoir étranger à la Charià dans sa version salafiste-takfiriste (doctrine salafiste sunnite qui considère comme « apostat » tout autre courant de l'islam). 2) Rétablir la Nation islamique (alOumma al-islamiyya), entité califale rassemblant dans un même territoire délivré de toute frontière interne les contrées où ont régné les Califats du passé et qui sont majoritairement islamiques.

Puis, entre l'objectif califal territorialisé n° 2 initié par l'EI en Syrie et en Irak depuis 2014, et l'objectif 3 utopique du Califat planétaire, la reprise de certains territoires anciennement dominés par l'islam a déjà une telle valeur symbolique qu'elle constitue une série d'objectifs prioritaires une fois l'objectif 1 réalisé et l'objectif 2 en cours de réalisation. Il y a donc entre la phase 1 et la phase 2, une phase

intermédiaire, d'ores et déjà d'actualité, la « reconquête des territoires perdus » de l'islam (Andalousie, Sicile, Balkans, Inde, Israël). L'expression est tirée du Best seller de l'ancien mentor de Ben Laden, une référence du Jihad mondial depuis la guerre d'Afghanistan, Abdullah Azzam.

Ceci dit, et comme je l'ai écrit dans mon avant dernier essai *Le complexe occidental*, petit traité de déculpabilisation (éd. du Toucan), je reste persuadé que le plus grand ennemi direct, de l'Occident n'est pas le jihadisme mondial. Il tue assez peu de gens chez nous - sans vouloir paraître indécent- par rapport au nombre de musulmans modérés, laïcs ou chiïtes tués par les salafistes chaque jour. Le problème, c'est notre suicide collectif par cet auto-dénigrement qui crée une culture de la haine de soi, de la capitulation - face aux autres forcément « mieux que nous » puisque nous sommes la « pire » civilisation selon cette vulgate- et donc une « pulsion de mort collective », un syndrome de Stockholm antérograde collectif qui nous pousse à ouvrir nos sociétés à ceux qui nous haïssent, à refuser toute politique nataliste assimilée au fascisme et à abréactionner toute forme de résistance. Si tant d'islamistes et d'Occidentaux croient à la possibilité d'une islamisation radicale de l'Europe, perspective qui donne littéralement des ailes aux idéologues mégalomaniaques du jihadisme, c'est avant tout parce que nos élites démissionnaires et irresponsables et les masses, qui votent pour elles, en ont créé les conditions objectives (dénatalité, immigration incontrôlée, naissance de zones de non-droit), et subjectives (culpabilisation pathologique collective et individuelle, antiracisme dévoyé et dirigé contre soi comme arme inhibitrice, et xénophilie obsessionnelle). Tout cela est le coeur du syllogisme majeur inconscient du politiquement correct ; cela constitue selon moi le moteur psychologique principal des européens convertis au salafisme et volontaires pour le jihad : « L'Occident chrétien est la pire des civilisations; l'islamisme et le monde islamique constituent la plus

efficace forme de résistance à ce Mal occidental; le Jihad contre l'Occident est la solution. »

Croyez-moi, les jihadistes savent très bien utiliser cette faille idéologico-psychologique : ils savent que c'est cela qui explique pourquoi on trouve plus d'Européens parmi les volontaires jihadistes partis en Syrie que de Turcs, de Jordaniens, d'Algériens, de Caucasiens, d'Africains noirs non-arabes ou d'Asiatiques musulmans....•

NOS AMIS LES SAINTS

Un héros de la charité.

Paru dans 'Triomphe du Cœur' Mars Avril 2015

La bienheureuse Maria Rafols (1781-1853) est d'origine espagnole. Même si elle est peu connue dans nos contrées, elle compte parmi les grands mystiques du Sacré-Coeur. Sa mission de messagère du Sacré-Coeur cependant ne va se développer qu'un siècle après sa mort, mais celle qui va fonder la congrégation des « Sœurs miséricordieuses de sainte Anne » impressionna ses contemporains par un dévouement intrépide au service des malades et de tous ceux et celles qui se trouvent dans des situations de détresse.

Maria voit le jour en Catalogne dans une famille nombreuse de Villafranca del Panadés près de Barcelone. Son père est meunier. Ses parents ont à coeur de transmettre à leur fille d'un naturel plutôt silencieux une foi simple et forte qui se traduise par l'attention aux plus pauvres. Maria se démarque très vite des autres par l'acuité de son intelligence et l'extraordinaire profondeur de son amour pour Dieu. Elle n'a que douze ans quand elle est mise à la rude école du détachement, d'abord par la mort subite de son père et puis par une série de décès dans sa famille. Le désir monte alors en elle de donner entièrement sa vie à Dieu. Un an plus tard, le jour de sa première communion, poussée par

une inspiration intérieure, elle se consacre au Coeur de Jésus et à la Sainte Vierge et prononce le vœu de chasteté. La famille décide au même moment d'envoyer cette enfant douée en pensionnat chez les Sœurs hospitalières de Saint Jean, de Barcelone qui pendant neuf ans vont donner à Maria Rafols une solide formation spirituelle.

NOTRE DAME DE GRÂCE.

C'est là que Maria rencontre Juan Bonal un prêtre plein de zèle, aumônier à l'hôpital de la Sainte Croix à Barcelone. Le Père Bonal reconnaît en Maria la maturité et le dévouement dont elle fait déjà preuve au service des nécessiteux. Il l'engage dans ses œuvres à l'hôpital. En 1804, il est appelé à aider dans le célèbre hôpital royal de Notre Dame de Grâce à Saragosse. Selon la coutume de l'époque, on place des patients atteints de pathologie physique ou mentale aux côtés des pauvres et sans abri. Les conditions d'hospitalisation y sont déplorables et le fonctionnement des services y est chaotique en raison du laisser-aller d'un personnel de santé peu intègre. Il y faut d'urgence la présence de religieuses. En l'espace de peu de mois, une douzaine de jeunes filles se regroupent autour de Maria Rafols. Elles veulent donner généreusement leur vie au Seigneur et la consacrer au service des malades en laissant derrière elles famille et patrie. Le Père Bonal confie à Maria la direction de ce groupe.

Arrivée à Saragosse, sa première visite est pour le sanctuaire de 'Notre Dame à la Colonne', la célèbre 'Vierge du Pilar' devant laquelle le petit groupe place sa nouvelle mission sous la garde et la conduite de la Vierge Marie. C'est à ce moment là que l'on peut faire remonter la naissance de la fondation des 'Sœurs miséricordieuses de sainte Anne'. Maria Rafols, malgré sa jeunesse, se révèle comme le coeur véritable de la modeste fondation. Elle donne à ses membres un habit et surtout l'esprit dans lequel il leur faudra exercer leur service auprès des malades, esprit

de patience inépuisable et de charité. Tout en étant discrète, l'abnégation des Sœurs suscite vite l'admiration générale. On voit le changement qui, sous la conduite intelligente des Sœurs, s'opère rapidement dans cet hôpital et en fait un lieu accueillant, propre et chaleureux.

SIÈGE DE SARAGOSSE.

Au cours des guerres napoléoniennes, l'armée française s'apprête à faire le siège de Saragosse en juin 1808. Sous la protection de Notre Dame du Pilar, les effectifs espagnols unis à la population armée, sont fermement décidés à défendre la ville jusqu'à la dernière goutte de sang. Dans ces semaines de tension extrême, le courage héroïque des Sœurs miséricordieuses n'a rien à envier à celui des hommes d'armes. Elles sont présentes au milieu des combats acharnés pour inlassablement consoler les mourants, apporter leurs soins aux blessés et les conduire à l'hôpital. On voit surtout Maria Rafols, qui n'a que 26 ans, gardant en tout temps sa même jovialité au mépris des fatigues et sous les feux de l'artillerie.

Pour briser la résistance, l'armée française décide au début du mois d'août de prendre l'hôpital pour cible. Sous les bombardements, dans l'affolement, tous prennent la fuite, les patients comme les fous qui errent dans les rues en hurlant et vont jusque dans les rangs ennemis.

En toute hâte, sous les tirs soutenus des canons et dans d'incessantes supplications pour implorer l'aide divine, les religieuses ainsi que le Père Bonal sont contraints d'évacuer l'hôpital et de transporter tant bien que mal les patients et les blessés encore présents dans une église encore intacte.

Arrivés là, Maria Rafols s'aperçoit subitement qu'il manque un patient. Elle rebrousse chemin et le cherche jusqu'à ce qu'elle le trouve enfin dans les décombres de l'hôpital. Pendant qu'elle le porte à bout de bras, un fait merveilleux survient : elle voit pour quelques instants sur le visage du patient la Face du Seigneur qui lui dit : « Ma fille, tu mérites

bien cette récompense ! » Puis, sans trop y réfléchir, poussée uniquement par la charité, elle se rend dans le camp des Français pour y récupérer les pauvres hères qui, dans la panique, s'y étaient égarés. On lui fait un bon accueil et elle arrive à force de patience à les ramener dans la ville.

Au bout de deux mois, les Français s'avouent vaincus par la résistance inflexible des gens de Saragosse. Cependant avant de se retirer, ils font brûler l'hôpital à moitié détruit et dans lequel ils avaient pris leurs quartiers. Quelle douleur pour Maria Rafols de voir partir en fumée ce qu'elle a bâti avec tant de peine ! Quatre mois plus tard, en décembre, les Français sont de nouveau aux portes de la ville. À la suite d'un terrible assaut, fin janvier, les rues et les hôpitaux regorgent de blessés et de mourants. Il n'y a presque plus personne pour enterrer les morts. Partout le typhus frappe, la faim sévit. Les prestations de Maria Rafols et des Soeurs sont héroïques. Jour et nuit, elles prodiguent soins et consolations sans avoir elles-mêmes la moindre pitance car le peu qu'elles ont à manger, elles le distribuent à ceux qui sont dans le besoin. Seule, leur indéfectible confiance en Dieu les tient debout. Dans cet hôpital de fortune aux bâtiments défectueux, il manque de tout. Les malades et les blessés meurent les uns après les autres de faim, de soif et d'épuisement. Maria Rafols ne supporte plus de voir cette misère. Elle ne cesse d'invoquer le Sacré-Coeur de Jésus pour qu'il lui vienne en aide. En réponse à sa prière, le Seigneur la pousse à parcourir avec ses Soeurs les rues de la ville à moitié détruite pour y mendier de la nourriture. Son obéissance est récompensée ; avec les quelques restes qu'elles ramassent dans une corbeille, elles arrivent par miracle à rassasier tous ceux de l'hôpital et bien d'autres personnes encore. Quand les Français se mettent à couper l'eau, la pénurie est si grande que « même en payant on n'arrive même pas à se procurer de l'eau pour les malades ». Maria Rafols pense alors à une cruche d'eau bénite qu'elle a vue dans l'Oratoire. Fidèle

à une inspiration intérieure, elle donne la cruche qui ne désemplit pas à ceux qu'elle rencontre et qui ont soif. Le miracle est tel « qu'en ce jour - dit-elle -j'ai pu désaltérer des milliers de ces infortunés ».

UN CHEMIN DE LUMIÈRE.

Le jour même de ce miracle, le Coeur de Jésus exige de Maria Rafols une preuve beaucoup plus radicale encore de sa confiance. Sur Son ordre explicite et à l'encontre des mises en garde des Espagnols, elle se rend avec deux Sœurs au quartier général des Français situé sur le haut de la colline qui fait face à la ville, dans l'intention de supplier le commandant en chef, le maréchal de Lannes, d'accorder de l'eau et des vivres à la population. Le camp se situe à trois-quarts d'heure de chemin à pied. Pour l'atteindre il faut passer par des fossés, enjamber les corps en décomposition et s'exposer aux tirs d'obus. Maria Rafols écrira plus tard : « Dès l'instant où nous avons franchi les lignes françaises, une décharge de feux s'est abattue sur nous venant autant du côté des occupants que des occupés. De toutes parts nous étions cernées par un danger de mort immédiat. La confusion et l'obscurité que causaient les nuages de fumée étaient telles que nous ne pouvions pas avancer d'un pas ... Je ne cessais de faire confiance en sachant que la protection du Ciel ne nous manquerait pas ; mes pauvres Sœurs, tout intimidées, voulaient rebrousser chemin et moi, je les exhortais à voix haute : 'Suivez-moi d'un pas ferme !' Au même moment, sous les feux des projectiles que tiraient les occupants, s'ouvrit une voie si lumineuse et brillante que le danger et les soldats disparurent à nos yeux, je vis apparaître dans les airs, dressée sur un trône d'une merveilleuse beauté, la sainte Hostie. Elle était sous la garde d'une troupe d'anges qui détournait les tirs et, comme l'étoile des Mages, me guidait jusqu'au camp du général. Devant un tel miracle et en présence du Sacrement de l'Amour, je ne percevais plus les dangers mais par trois fois, je tombai à genoux pour adorer dans un profond respect

mon bien-aimé Jésus dans le Saint Sacrement. Je restai ainsi jusqu'à ce que les Sœurs inquiètes me fissent revenir à moi. Nous continuâmes notre chemin sans être atteintes par les balles. À notre arrivée, le général, tout surpris de nous voir saines et sauvées, nous demanda qui nous avait conduites jusqu'à lui. Je lui répondis : « La Divine Providence, Excellence, veille constamment sur nous ; elle guide nos pas. » Il en fut vivement touché et nous accorda tout ce que nous lui demandions et au-delà encore. Après avoir remercié, nous retournâmes à Saragosse grâce à la même étoile ou chemin de lumière que notre si bon Jésus forma de nouveau miraculeusement et sur lequel, dans la sainte Eucharistie, Il nous servait d'indicateur et de guide. » À leur arrivée dans la ville, les Sœurs, totalement épuisées de porter les sacs de victuailles, constatent que leur habit est criblé de trous provoqués par les balles mais qu'elles-mêmes sont entièrement indemnes. Ce grand miracle a vivement impressionné les habitants de Saragosse.

La charité des Sœurs de la Miséricorde a atteint sans aucun doute en ces jours-là jusqu'à la capitulation de la ville de Saragosse, fin février 1809, son plus haut degré d'héroïsme. Elle n'en a pas moins coûté cependant, vers la fin, la vie à neuf des Sœurs du petit groupe qui ont succombé non pas aux rigueurs de la guerre mais à la famine, la maladie et l'épuisement. Plus tard, la ville décerna à Maria Rafols le beau titre qu'elle avait bien mérité de « héros de la charité ». Le général Jean Lannes, Maréchal de France et étroit collaborateur et proche de Napoléon avait le profil d'acier d'un soldat aguerri qui ne se laissait pas si facilement décontenancer. Et pourtant, il fut tellement impressionné par le courage exemplaire et la demande touchante et désintéressée de Maria Rafols en faveur de son peuple que, chose inouïe, il lui délivra même un laissez-passer. C'est ainsi qu'elle put continuer à se procurer des vivres pour l'hôpital dans le camp français. Il ne se passa pas un jour sans que,

poussée par la charité, elle ne bravât de nouveau mille dangers ; chaque fois le Seigneur renouvelait le miracle du chemin de lumière. C'est grâce à elle que des centaines de patients ont pu survivre à l'hôpital.

SOUFFRANCE D'UNE MÈRE

Dans les années qui suivent, pour Maria Rafols et ses Sœurs les occasions ne manquent pas non plus de grandir dans la charité et la confiance. De douloureuses tensions au sein de la Congrégation obligent Maria Rafols, pour le bien de l'unité, à se démettre de ses fonctions de supérieure en 1812, à l'âge de 32 ans. Elle n'en reste pas moins l'âme. Comme elle le souhaitait, elle reçoit la charge de diriger à l'hôpital la section des Enfants trouvés et de l'orphelinat. Elle va se dévouer sans compter jusqu'à la fin de sa vie au service de ces petits et de ces enfants abandonnés avec toute la sollicitude d'une mère. Quelle douleur, l'une des plus grandes, de voir alors mourir dans ses bras un grand nombre d'entre eux ! Pour les plus grands, elle se montre une mère patiente et une éducatrice qui les oriente vers Dieu : « Vivons comme des anges de la charité. Si nous gagnons la confiance des créatures par l'exemple que nous donnons et qui est la meilleure des prédications, alors nous pourrions allumer en elles la flamme de toutes les vertus, tout particulièrement la foi, l'espérance et la charité. »

Entre 1820 et 1823 surviennent des troubles politiques qui mettent les Sœurs et surtout Maria Rafols en danger. Plusieurs fois en effet des employés de l'hôpital gagnés à des idées anticléricales attentent à sa vie. Elle écrira plus tard à ses filles spirituelles : « Même si on voulait injustement vous tuer, ne vous défendez pas ; ne perdez jamais votre bonne humeur ; ne cessez jamais de croire ni d'espérer dans le Sacré-Coeur de Jésus et en Sa très Sainte Mère. S'il le faut, Il vous délivrera de la mort et de tous les dangers corporels et spirituels en faisant de vrais miracles. Il en a fait de nombreux et de grands en ma faveur. »

C'est ainsi par exemple que la cloche de la communauté se met un jour à sonner mystérieusement d'elle-même comme pour avertir Maria Rafols qui comprend aussitôt et tout en gardant son sang froid prend congé de ses compagnes. Nez à nez avec les tueurs, elle laisse transparaître une telle tranquillité d'âme que ces derniers lui demandent même pardon en ces termes : « Señora, il y a en vous une force inexplicable qui pourrait attendrir des pierres. »

EXIL ET RETOUR.

En 1834, la guerre civile éclate en Espagne entraînant à sa suite une cruelle persécution de tous les consacrés. Prêtres, religieux et religieuses sont arrêtés, bannis ou même exécutés sur le moindre soupçon. Maria Rafols elle aussi doit passer deux mois en prison. Elle a 52 ans. Accusée de nouveau l'année suivante et bien qu'acquittée, elle est quand même envoyée en exil à Huesca par les autorités. Il y a bien là-bas, à l'hôpital rattaché à l'évêché, l'unique ramification de la Congrégation, un petit groupe de Sœurs miséricordieuses.

Pourtant cette coupure totale de Saragosse où Maria Rafols pendant 30 ans s'est consumée dans la charité, la plonge dans une grande obscurité et souffrance intérieure. Elle n'a de consolation que dans les Coeurs de Jésus et de Marie. Son état de santé déjà déficient ne fait que s'aggraver à vue d'œil en raison du maigre approvisionnement en nourriture dont disposaient les Sœurs. Malgré tout Maria Rafols fait preuve à l'hôpital de telles prévenances qu'elle s'y rend vite indispensable.

Alors qu'elle n'a jamais émis le moindre désir ni la moindre plainte, elle demande d'elle-même, à la fin de la guerre civile, en 1841, la permission de retourner à Saragosse. Ses Sœurs l'accueillent dans la joie et l'émotion après six années de douloureuse absence. Elles s'aperçoivent vite cependant que Maria Rafols qui a maintenant 59 ans est au bout de

ses forces physiques mais pas du tout de sa vigueur spirituelle gardant toute sa force d'âme et la puissance de sa charité. Elle dirige le département de l'orphelinat jusqu'en 1845 et reste encore par la suite auprès des enfants pour leur prodiguer la tendresse d'une mère quand, en 1850, les symptômes d'une paralysie progressive se déclarent : on la trouve de plus en plus souvent devant le Saint-Sacrement. Il lui faut bientôt garder le lit d'où elle reçoit jusqu'à la fin ses filles spirituelles, leur prodiguant conseils et consolations avec une sagesse toute maternelle. C'est sur les Sœurs que se porte son dernier regard qu'accompagne un sourire plein d'affection. Le 30 août 1853, âgée de 71 ans, elle remet à Dieu sa vie remplie d'une charité vraiment héroïque.

ÉCRIS, MA FILLE ...

Dès 1815, lors d'un séjour sur son lieu de naissance et puis, à partir de son exil à Huesca, le Sacré-Coeur apparaît à Maria Rafols et le Seigneur lui communique des messages qu'elle doit mettre par écrit. Pour elle qui a un souci impérieux de rester totalement cachée et oubliée, il lui en coûte un martyre d'écrire, le plus grand des renoncements. « Les tourments que j'endure en mettant par écrit ces rapports si intimes sont si grands que tout ce que j'ai subi dans le courant de ma vie n'apparaît peu de chose en comparaison. »

Le caractère particulier de ces messages réside dans le fait que, selon la Volonté expresse de Jésus, ils ont dû rester enfouis pendant plus de 100 ans, étant destinés à une époque ultérieure qui coïnciderait avec la redécouverte des écrits de Maria Rafols, un temps de grandes persécutions et de déclin catastrophique de la foi dans lequel ces écrits redonneraient courage et force à un grand nombre. « Moi-même, quand l'heure sera venue, j'inspirerai à une Sœur de la Congrégation, que j'aurai désignée, le désir de les rechercher dans les archives de l'hôpital de Saragosse ... Ma fille, ce que tu écris à présent sera trouvé en janvier

1932 par une de tes filles que J'ai choisie ... »

Cette religieuse est Soeur Naya, assistante de la maîtresse des novices. En 1926, elle se met à rechercher le legs écrit de la fondatrice. En 1932, conformément aux paroles de Jésus, elle découvre les manuscrits les plus importants.

Dans Ses exhortations, le Seigneur nous indique de nouveau les moyens à employer dans ce temps difficile et dangereux: d'abord la conversion personnelle et la prière, la prière du Rosaire en famille, « car ce que l'ennemi vise avec le plus d'acharnement, est la déchristianisation de la famille. » Tout particulièrement cependant c'est en premier lieu l'amour plein de confiance envers Son Coeur miséricordieux et le culte qui Lui est dû ensuite, le recours à la Vierge Marie, en troisième lieu l'amour envers la sainte Eucharistique et pour finir un renouveau du sacerdoce •

Source: G. L. Boué, Découverte des grandes révélations du Coeur de Jésus en Espagne, Société d'édition Albert Angerer, Waldsassen 1936

S O M M A I R E

EDITO	par Thomas Flichy de la Neuville	
TEXTE DU MOIS	Mgr Giraud <u>de la Foi, de l'intelligence et des mots</u>	p.2
SPIRITUALITÉ :	<u>la joie chrétienne</u> (St Augustin)	p. 4
DOCTRINE ET VIE	<u>Le sacerdoce commun des fidèles</u> (Lagabrielle o.p)	p. 5
CONNAISSANCE DE LA FOI	<u>Tradition</u> (Louis Bouyer)	p. 12
CHRONIQUE ROMAINE	Dom Helder Camara (Corrispondenza Romana)	p. 14
ACTUALITÉ RELIGIEUSE	<u>Le rétropédalage de Kasper</u>	p. 21
LITURGIE	<u>L'action silencieuse du cœur</u> (Cardinal Sarah)	p. 23
	<u>Le silence dans la liturgie</u>	p. 28
LA FRANCE	<u>Comment on fabrique un citoyen</u> (J. de Viguerie)	p. 33
EUROPE	<u>Une nouvelle guerre froide ?</u> (A. Latsa)	p. 38
	<u>Le martyr du Kosovo</u> (Camille Galic)	p. 41
CHRETIENS EN SOCIETE	<u>Le transhumanisme en marche</u> (J-P. Dickès)	p.47
	<u>Résister au meilleur des mondes</u> (G. de Prémare)	p. 50
	<u>DAECH : l'avenir post-national du Proche Orient</u> (A. del Valle)	p. 55
NOS AMIS LES SAINTS	<u>Un héros de la Charité : Bienheureuse Soeur Maria Rafols</u>	p. 59